

Création : 17 octobre 1996
Mise à jour : 22 février 1998
Nouvelle publication : décembre 2016

Quelques souvenirs sur René Guénon et les « Etudes Traditionnelles » (« Dossier confidentiel inédit »)

Auteur : censuré à la demande des ayant droits ;<))

Préface de la nouvelle édition 2016

Ce Dossier n'a plus rien de confidentiel. Je le redonne tout simplement pour éviter que des idiots n'aient à payer sur un certain site américain pour l'obtenir. Je comptais relire le document et ajouter des observations en forme de notes en bas de page mais j'y ai renoncé.

Sur l'histoire des « Mystères christiques »

Ces notes étaient pour répondre à certaines critiques contemporaines et en particulier à des objections provenant de « M. L'Imam Tagada » (Oeuvre de René Guénon sur blogspot.fr). Mais à la réflexion, ce n'est pas nécessaire et me borne à signaler que ce qui énerve les dévots inconditionnels de Schuon c'est l'histoire des « Mystères christiques ».

Je suis à présent convaincu que Clavelle a été assez faucheton dans cette histoire et je la résume ainsi. Il n'aimait pas l'Islam et la Maçonnerie et préférait le christianisme et ce fut son droit. Remarquez qu'il rapporte des appréciations de Guénon qui présentait Schuon comme *l'homme connaissant le mieux le christianisme* et il a sans doute fait semblant d'être débordé par Schuon quand à la publication forcée de l'article incendiaire.

Tout le monde est fautif dans cette histoire : Clavelle qui a très certainement voulu jouer un bon tour à Guénon et a feint la loyauté. Guénon qui ne s'était engagé qu'à donner deux articles et n'a jamais voulu assumer le boulot de « rédacteur en chef » mais qui entendait quand même diriger à sa convenance la revue puisqu'il n'a accepté de collaborer que moyennant l'éjection des occultistes.

Certes cela était assez légitime concernant les occultistes mais après tout et quoique Schuon ait été « mégalomanie », il avait bien le droit d'exposer ses propres hypothèses sur le christianisme. Je ne vois pas pourquoi il aurait absolument fallu

que tout le monde s'inclina devant l'espèce de panislamisme, fut-il seulement doctrinal, de M. René Guénon !

Et à présent, si le rappel de ces faits « emmerde » encore quelques guénoniens, prématurément « fossilisés » pour certains, je n'en ai strictement rien à fiche ! Alors l'interprétation selon laquelle Clavelle aurait rallié le parti catholique et participé à une sorte de complot contre la Maçonnerie et l'Islam, je vais vous dire franchement que *je m'en bat ce que vous pouvez penser !*

Je ne peux pas concevoir d'aborder un sujet sans ménager la possibilité d'un débat contradictoire. A présent que les documents sur ces histoires sont sur la place publique c'est à chacun de s'en débrouiller !

Je donne mon opinion étant entendu que personne n'est tenu de l'adopter.

Selon « M. L'Imam Tagada » qui me les a « cassées » encore un moment alors que nos échanges par email prenaient, de sa part, une tournure assez insultante, bien qu'il éte incapable de s'en rendre compte, je serais *un ennemi juré de Guénon !* Je ne vais pas me défendre contre une accusation complètement débile. Je cite :

Bonjour,

Vous êtes un ennemi obsessionnel de Guénon et de son œuvre, et ma foi je préfère encore cela aux faux-amis, mais je ne comprends pas comment vous pouvez croire que je vais vous aider dans votre entreprise de dénigrement ?

Slimane Rezki travaille dans le même sens que vous, et son action vous arrange bien j'ai l'impression.

Enfin, il n'y a rien de plus abject que de se moquer de la mort de quelqu'un.

Cordialement.

Précisons que je proposais à ce M. de lui téléphoner pour le questionner sur l'état actuel de l'édition de l'œuvre de Guénon. *Les paroles s'envolent et les écrits restent*, il me répond en me signifiant son manque de confiance tout en choisissant d'user du mode le plus risqué. Enfin, comme j'ai eu beaucoup de patience en lui répondant assez gentiment et que ce fut en vain, je lui dédie personnellement ce texte de Clavelle qu'il a du mal lire.

Le problème est qu'il avait sans doute peur que son n° de téléphone ne permette de l'identifier or les « listes rouges » ne sont pas faites pour les chiens. L'autre problème est que les conversations par email peuvent être génératrices de malentendus. Bref, il m'a fait perdre de l'énergie pour rien et demeurera sans doute buté à vie dans ses ornières !

Mon intention n'était point de publier quelque chose à son sujet et l'on peut voir dans l'article sur le livre de M. Rezki que j'apporte des éléments qui auraient du lui faire chaud au cœur. J'ai clairement fait ressortir que je comprenais son dépit d'avoir été menacé par « Gallimerde » mais ce garçon est totalement écervelé.

Je pense en donner un exemple à propos de sa mention d'une histoire de « viol ») propos d'un texte qu'il a cité sur son blog alors que le mot est introuvable dans la citation en anglais, la « masturbation » en revanche est clairement évoquée. Il s'agit de la polémique à propos du « procès de Madras ».

Comme quoi Guénon conduit bon nombre de lecteurs à ce qui avait été mis entre parenthèse dans le texte traduit par lui et cité par « Tagada » (self abuse).

Ce qui est dommage c'est que l'œuvre de Guénon soit tombée entre les pattes de plusieurs *émasculés du cervelet* et celui là œuvre sous un pseudo ridicule tendant à démontrer qu'il aime les sucreries arrosées d'aromes synthétiques comme il s'en produit des tonnées dans une cité bourgeoise malodorante à quelques dizaines de km de ma retraite montagnarde.

Comprenez bien que de devoir passer beaucoup de temps à vouloir rectifier des erreurs de jugement devient d'autant plus agaçant que la pratique de l'informatique avec des logiciels américains de merde devient une véritable galère. Ces « usines à gaz » sont remplies de complications et de pièges laissés par des informaticiens qui s'imaginent géniaux et qu'il faudrait battre comme plâtre pour leur faire entrer dans la tête ce que devrait être une véritable « ergonomie ».

Et évidemment devant la grande embrouille du « politiquement correct » (bien plus démoniaque et infiniment plus satanique que ce que l'on croit discerner d'antéchristique chez les théosophistes), on se devrait de garder le sourire car si vous n'y consentez pas vous risquez d'être traité de fou ou du moins d'asocial.

Néanmoins, je n'ai aucune obligation de faire bonne figure, d'avaler des couleuvres, de digérer les insultes conscientes ou pas, il est infiniment plus profitable de taper du point sur la table. Sur un autre site où la fréquentation atteint des pics de 1400 visiteurs certains jours, l'abandon de la « langue de bois » s'est avérée payante.

J'ai fait, dans ce qui suit, quelques modifications relatives au souhait des ayant droit. Tout cela étant d'une rare hypocrisie et ne rime à rien ! Mais rien que pour la démontrer je m'y conforme !

Alexandre Palchine, décembre 2016.

Présentation du document (1996)

Un document largement «piraté»

Ses ayant-droits s'opposent à sa publication sous le nom de son véritable rédacteur bien qu'il ait été reproduit en grande partie par plusieurs auteurs tels que Jean Robin, Marie-France James et Jean-Pierre Laurant. Dans le cas des deux derniers, ils ont usé d'un droit de citation tandis que Jean Robin s'est annexé la presque totalité du document pour le reproduire quasiment in-extenso dans *René*

Guénon témoin de la Tradition où il occupe une bonne partie du dernier chapitre de cet ouvrage.

Cet «emprunt» un peu trop conséquent pour rentrer dans le cadre du droit légal de citation peut paraître fort critiquable mais dans la mesure où les héritiers de l'auteur tiennent le document pour «non éditable», c'était sans doute la façon la plus judicieuse de s'opposer à ce que ce témoignage demeure sous le boisseau. Mais il manque des passages que nous jugeons cruciaux puisqu'ils éclairent la personnalité de quelques contemporains de Guénon, dont l'incontournable F. Schuon.

D'autre part, la lecture de ce témoignage, lorsqu'elle peut être faite d'une seule traite rend un son assez différent de ce que les ennemis de l'auteur voudraient lui faire dire. Il était donc nécessaire de restituer la totalité du document sans aucune coupure. Afin de prévenir toute attaque nous allons reproduire et commenter les parties importantes émanant de la correspondance des ayant-droits.

Position des ayant-droits

Nous reproduisons d'abord des extraits d'une lettre du 5 janvier 1995:

Vos intentions concernant le défunt C. nous apparaissent certes très louables puisque vous vous insurgez devant certaines, et sans doute inévitables, calomnies concernant ce dernier.

(...) En ce qui concerne l'insertion, par M. Jean Robin, de larges extraits du document en question, dans ses livres, rien ne porte à croire à priori qu'il l'ait fait sans l'autorisation de M. Clavelle qui avait reçu M. Robin quelques jours avant la rédaction de son livre. Il nous apparaît donc quelque peu hasardeux de s'insurger devant cette divulgation. Par ailleurs le nom de l'auteur responsable de ces écrits n'a semble-t-il pas été révélé par M. Robin qui en assure donc toute la responsabilité.

L'affirmation ne tient pas et nous le prouvons en donnant à l'époque un [fac-similé de lettres provenant de l'auteur du Document confidentiel inédit](#) prouvant que Robin n'a jamais été reçu par l'auteur¹.

La raison du refus de publier le document la voici:

Nul doute que la parution de ce document mettant nommément en cause des personnes n'attire de la part de ces dernières des réactions parfaitement justifiées. C'est dire que s'ensuivraient de nouvelles polémiques sans fin, dommageables pour tout un chacun et somme toute peu constructives. Vous comprendrez que le respect que nous devons au disparu nous interdit de favoriser d'une manière ou d'une autre de pareils développements.²

Les ayant-droits craignent les «on dit» pouvant survenir à l'encontre du cher disparu. Ceci dit, ayant donné acte de leurs raisons nous donnons maintenant les nôtres. Nul n'ignore plus les sources de Jean Robin et il est pour le moins hypocrite

¹ - Quelqu'un dans cette histoire a menti mais peut importe.

² - Toujours cette « frilosité bourgeoise » exécrationnelle mais c'était il y a 15 ans, ras le bol de ces atermoiements, mis à part les récriminations de Antonio Balestrieri, le contenu du texte a circulé sans faire de vagues (2016).

de se retrancher derrière l'absence de signature alors que nul n'ignore l'identité de l'auteur du document dont il s'est servi. Ne reste à considérer que les «révélations» pouvant résulter des parties du témoignage demeurées sous le boisseau. Ce qu'il contient à propos de Schuon a été révélé par Marie-France James et l'on n'apprendra rien de vraiment nouveau puisque les informations en question ont été reportées dans notre *Dossier Affaire Schuon*.

— L'occasion s'en présentant, je tiens à préciser que je ne suis pour rien, du moins volontairement, dans le livre de M. Robin. Mais il a utilisé — et parfois simplement recopié — des notes confidentielles que j'avais données à un ami aujourd'hui décédé. Et il ne m'a demandé aucune autorisation. C'est par ces notes qu'il a connu mon point de vue sur divers épisodes de la carrière de Guénon, notamment l'Ordre du Temple. Je n'aurais jamais rien publié à ce sujet car je suis loin d'avoir une opinion bien établie. Ce qui, dans le livre de M. Robin, concerne certaines organisations chrétiennes provient principalement de lettres de Guénon à M. Galvão, Guénon communiquant à ce dernier les informations qu'il recevait de Paris. Je n'ai jamais été bien compris pourquoi... — Je n'ai pas davantage fourni d'indications sur à M. J. P. Laurant. Pour la simple raison que, si j'avais voulu faire connaître certains choses au public, je l'aurais fait moi-même. Pour ma part, j'ai toujours été hostile à toute publication de lettres ou écrits privés et je considère cela comme indigne. Quand j'ai participé au livre de Chacornac sur Guénon j'avais eu ma part dans les poèmes et le "roman" de jeune Guénon dont on fait grand bruit aujourd'hui et je me suis bien gardé de les communiquer à Chacornac, estimant qu'ils n'ajoutaient rien à la gloire de Guénon et qu'ils ne restreignent rien à la valeur de son œuvre. Mais je crains bien que ce ne soit pas la réaction de tous les lecteurs et que toutes ces biographies de Guénon n'aboutissent à faire rejeter l'œuvre dans l'enfer occultiste. Je voudrais être certain que cela n'est pas le but recherché, mais je sais que ce n'est pas fini — il y a un autre travail en préparation qui, lui, est, je crois, franchement hostile, ce qui est peut-être préférable...

Peut-on croire que les Schuon prendront le risque d'attirer l'attention du public concerné en voulant faire un procès ? La démarche serait scabreuse, pour de multiples raisons... Nous ajoutons qu'à la date de la révision de cette présentation (22 février 1998) une telle chose est pratiquement exclue. Schuon est décédé et la revue VLT a commencé de faire paraître des attaques discrètes à son sujet.

Je n'ai jamais vu M. Jean Robin - Nous avons échangé quelques lettres - Il m'a posé beaucoup de questions auxquelles j'ai toujours refusé de répondre, notamment au sujet de certains fraternités, de leur état actuel, etc. C'est par hasard que j'ai appris la publication de son livre.

Je n'ai jamais vu non plus M^{me} James qui m'a écrit en se recommandant de J. P. Laurant - Elle m'a uniquement demandé des renseignements biographiques au sujet de certains de ses collaborateurs de la période 1953-1960 - Je lui ai répondu que ces collaborateurs ayant pris des pseudonymes ce n'était pas à moi de révéler leur identité - Plus récemment elle m'a écrit pour m'annoncer

que son travail était terminé et pour me demander des renseignements biographiques sur ses mêmes études, carrière, etc. - J'ignore tout à fait l'orientation du travail de cette dame - Celui-ci serait-il paru? Comme je ne vais plus guère dans le Libanais, et que je ne vois plus beaucoup de personnes s'intéressant à ces choses, il y a sans doute beaucoup de publications que j'ignore.

La datation du «Document confidentiel inédit»

L'auteur déclare dans les lettres reproduites, avoir rédigé ce dossier pour un ami. On a pu supposer qu'il s'agissait de Morlière qui était directeur du *Symbolisme* à la même époque mais cette identification est sujette à caution.

Un point n'a pas été suffisamment éclairci, à savoir l'identification de la forme sous laquelle ces confidences ont été publiées pour la première fois. Il est peu probable que l'auteur puisse s'être donné le mal de rédiger aussi soigneusement son texte s'il était destiné à une seule personne. Il y a dans les lettres de l'auteur quelque chose qui sonne faux car ce dernier aurait pu se contenter de confidences orales, ce qui revient à dire que le document était destiné à un petit groupe et que l'étant, il était fatal que sa postérité le rendit public.

Intérêt de ce témoignage

Nous estimons que le moment est venu de cesser toute cachotterie à cet égard. Un seul peut se plaindre de ce témoignage, c'est F. Schuon. Or, l'affaire en laquelle il a été entraîné a laissé des marques indélébiles. Un peu plus, un peu moins, c'est égal puisqu'il ne peut plus nier ses dérapages. Or, le *Document confidentiel inédit* atteste que ceux-ci remontent loin et il est évident que sur ce point, son auteur n'a pu mentir.

Mais ce n'est pas le seul intérêt de ce document qui parle également d'un auteur qui s'est occupé de kabbale, Paul Vuilliaud en donnant une explication plausible d'un certain nombre de singularités touchant à son attitude à l'égard de René Guénon. Il est question également de Patrice Genty et de ses doux délires celtisants.

Il est question également de Charbonneau-Lassay. On n'apprendra sans doute rien de bien nouveau à son égard mais comme les indications le concernant sont dispersées, ce document sera bien utile.

Le témoignage se présentait à l'origine sous la forme d'un document photocopié à l'aide d'un carbone hectographique et sur la photocopie dont nous disposons se trouve, tout à la fin, une mention manuscrite disant ceci : *Cependant à cela (...)* La suite semble bien avoir été effacée tandis l'écriture présente une parenté assez nette avec celle que l'on tient pour provenir effectivement de l'auteur.

Les réactions

La Rivista di Studi Traditionali est en train de publier un véritable «roman feuilleton» au sujet de ce document, roman qui pour l'instant s'étire du n° 85 (juillet-décembre 1997) au n° 87 (fin 1998) et ce n'est donc pas terminé. Nous sommes dans l'impossibilité actuellement de rendre compte du détail de cette intervention sinon pour dire que l'on doute de notre bonne foi et que l'on nous a rangé parmi les ennemis de l'oeuvre de René Guénon aux côtés des Marie-France James et Cie. Autant dire que ce genre d'attaque consistant à faire de nous une sorte de représentant de la «contre-initiation» nous laisse complètement froid: les

«intégristes» sont partout les mêmes, ils croient au «Diable» mais ils n'en ont qu'une connaissance plus ou moins caricaturale. Que vont dire ces braves gens en lisant notre articles paru dans *La Place Royale* au sujet de la postérité apparente de notre «maître à penser»? Souhaitons qu'ils s'étranglent avec et que l'on n'en parle plus!

« Dossier Confidentiel inédit »

Principes d'édition: l'éditeur s'est contenté de rajouter des titres intercalaires afin de faciliter les recherches dans le texte. Il s'agit uniquement de faciliter la "navigation" et de distinguer les différents sujets abordés par l'auteur.

Des notes en bas de pages ont été rajoutées, elles ne concernent que l'affaire des « Mystères christiques » (ajout en 2016 par l'éditeur Alexandre Palchine)

Ce qu'on sait de la personne de René Guénon, de la genèse et du développement de son oeuvre, est tout entier contenu, jusqu'à présent, dans le livre de Paul Chacornac et dans les trois articles publiés par Mme Denis-Boulet dans les Nos 77, 78-79 et 80 de la Revue "La Pensée Catholique" (cf. mon article du "Symbolisme" d'oct.-déc. 1963. Cf. "Pour un aboutissement de l'oeuvre de René Guénon. Tome II, Chapitre VI). D'autre part, rien n'a été encore écrit sur les tentatives faites, dans diverses directions, pour prolonger cette oeuvre et réaliser ce qu'elle suggérait.

Sur l'un et l'autre de ces sujets, les circonstances m'ont permis d'avoir quelques informations directes et indirectes qui me paraissent présenter un certain intérêt.

Présentation de l'auteur par lui-même: ses lectures avant sa rencontre avec René Guénon

Je dois parler un peu de moi. Je m'en excuse : ce ne sera pas long. La guerre de 1914-1918 avait donné une grande vogue aux expériences spiritiques et la grande presse publiait fréquemment des articles de "savants" sur ce sujet : Camille Flammarion, le Dr Charles Richet (l'inventeur de la métapsychique), le Dr Geley et bien d'autres dont j'ai oublié le nom. La curiosité m'amena à acheter quelques ouvrages sur ce sujet à la Librairie psychique Paul Leymarie (42, rue Saint-Jacques). Cette librairie était également fournie en ouvrages sur le Théosophisme et l'Occultisme. Vite dégoûté des Allan Kardec et autres Léon Denis, je fus tenté par "Les Grands Initiés" d'Edouard Schuré, alors assez connu sur les confins de la littérature et de l'occultisme. Schuré, d'abord critique musical, avait été un des grands défenseurs de Richard Wagner et son livre "La Genèse du drame musical" avait contribué à imposer en France l'auteur de "Parsifal". Puis il avait écrit quelques ouvrages assez intelligents mais faciles sur les grandes légendes de France et sur les grands artistes de la Renaissance. Il avait adhéré à la Sté de Théosophie et s'était aussi intéressé à Fabre d'Olivet et à Saint-Yves d'Alveydre. Son livre "Les

Grands Initiés", sorte de "galerie" des grands spirituels (Moïse, Orphée, Pythagore, Krishna, Jésus) empruntait son cadre à Fabre et à Saint-Yves et sa doctrine (?) au Théosophisme. Plus tard, Schuré devait s'attacher à Rudolf Steiner, le fondateur de l'Anthroposophie, dont il fut l'introducteur en France.

La lecture de Schuré m'entraîna d'une part vers Mme Blavatsky (j'ai lu les six gros volumes de la "Doctrine secrète" !), d'autre part vers Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre. Les frères Chacornac venaient alors de rééditer, en cet immédiat après-guerre, les trois oeuvres principales de Fabre : "La langue hébraïque restituée", "Les Vers Dorés de Pythagore", "l'histoire philosophique du genre humain". Ce fut leur librairie que je fréquentai de préférence. J'y acquis les oeuvres de Fabre, de Saint-Yves, puis d'Eliphas Lévi qui était le "génie" de la maison, de Stanislas de Guaita, de Papus et de Sédic. Au bout de 3 ou 4 ans, j'avais tout jeté par dessus bord, à l'exception de Saint-Yves d'Alveydre et surtout de Fabre d'Olivet qui me paraissait le plus "solide" de tous ces auteurs, ce qui, après tantôt 40 ans, ne me paraît pas si bête de la part de quelqu'un qui s'était débrouillé tout seul. Car j'avais lu des livres mais je n'avais adhéré à aucun groupement ou société pseudo-initiatique.

Mon intérêt pour Fabre d'Olivet était tel que je m'intéressai à son individualité qui m'intriguait, et je commençai des recherches sur sa vie. Ces recherches, je ne devais pas les poursuivre bien longtemps, et 30 ans plus tard je donnai à Léon Cellier (thèse de doctorat ès lettres: Fabre d'Olivet. Paris. 1953), le petit dossier que j'avais réuni alors.

L'auteur découvre les écrits de René Guénon

Entre temps, en effet, j'avais "découvert" Guénon. Nous sommes alors en 1925. Ma mémoire me refuse obstinément le titre du premier livre de Guénon qui me tomba entre les mains parmi les six qui étaient parus à cette époque, mais je les avais sûrement tous lus en 1927 quand parurent "La Crise du Monde Moderne" et "Le Roi du Monde". A ce moment, je savais que j'avais "trouvé" ce que je cherchais. Je ruminais l'idée d'entrer en relations avec Guénon, mais je ne savais trop comment m'y prendre. Le 1er Chapitre de "La Crise" me fournit le prétexte. Je savais, par la lecture de "La Gnose" que Guénon, dans sa jeunesse, s'était intéressé à Fabre d'Olivet et d'ailleurs, il s'y était même référé dans une note de "L'homme et son devenir". Or, le premier chapitre de "La Crise", "L'âge sombre", faisait apparaître une contradiction flagrante entre la théorie des âges du monde exposée par Guénon et la position de Fabre (reprise par Saint-Yves) selon laquelle les hindous avaient inversé l'ordre des âges, l'humanité ayant suivi une marche progressive depuis l'âge sombre des origines pour marcher vers l'âge d'or. Comment Fabre, après sa traduction des dix premiers chapitres de la Genèse, put-il adopter ce point de vue, je n'ai jamais réussi à le comprendre... et Guénon non plus. Toujours est-il que je tenais mon prétexte. Les Chacornac qui encourageaient mes recherches sur Fabre d'Olivet, se chargèrent de transmettre à Guénon une lettre dans laquelle je lui exposais mes recherches et mes perplexités et lui demandais un rendez-vous.

Le rédacteur fait la connaissance du même...

J'avais écrit à Guénon au début de janvier 1928. Je restai plusieurs mois sans recevoir de réponse. C'est que dans l'intervalle, Guénon avait perdu sa femme. Quand il me répondit pour me proposer un rendez-vous, il s'excusa de son silence en le justifiant par la perte qu'il venait de faire. Je me rendis donc rue St-Louis en l'Ile un soir de Juin 1928, à 9 h. du soir.... et j'en sortis à 1 h. du matin. Vous rapporter ce qui fut dit ce jour-là est impossible : je n'en ai conservé qu'une impression globale, et celle-ci, comment la traduire ?

Après m'avoir interrogé sur moi-même et m'avoir félicité de n'avoir pas fait d'études supérieures ni secondaires, "ce qui me ferait - et m'avait déjà fait - gagner beaucoup de temps", Guénon se mit à raconter des anecdotes sur les occultistes qu'il avait connus et dont j'avais lu les ouvrages, de sorte qu'au bout d'une heure nous riions ensemble comme de vieux camarades. Ensuite seulement, lorsque je fus bien détendu, on aborda des sujets plus sérieux.

Ce qui émanait de Guénon, c'est un double rayonnement de bienveillance et de certitude. Ses propos et son attitude suggéraient ceci : "Vous et moi, nous nous sommes reconnus pour être de même race; j'ai une certaine avance sur vous, du fait que j'ai 20 ans de plus que vous, mais je suis sûr d'avance que nous sommes d'accord sur tout. Ainsi, sur telle question, il faut penser ceci et cela. Cela ne se discute même pas, et vous ne seriez pas ce que vous êtes si vous ne songiez un seul instant à le faire". Et, de fait, sa tranquille certitude était communicative.

J'ai connu quelques hommes remarquables et il m'est arrivé d'adhérer à tel ou tel de leurs point de vue, mais toujours après examen et réflexion plus ou moins prolongés. Mais auprès de Guénon - et de Guénon seul, jusqu'à ce jour - l'adhésion était immédiate, l'examen et la réflexion ultérieurs n'ayant que valeur confirmative dans les "limites du mental".

Quand je quittai Guénon après cette première rencontre, il n'était plus question pour moi de consacrer du temps à une biographie de Fabre d'Olivet. Approfondir l'oeuvre de Guénon était devenu l'unique affaire.

Je remerciai Guénon de son accueil par une lettre déférente. La période des vacances passa. Malgré la bienveillance dont il avait fait preuve, l'idée ne me vint même pas de demander à Guénon un nouvel entretien. Ce fut lui qui me récrivit à la rentrée, en me proposant un rendez-vous que j'acceptai avec empressement, bien entendu. Ainsi se nouèrent des relations régulières qui se poursuivirent jusqu'à son départ pour l'Egypte en février 1930.

J'avais tenu les frères Chacornac au courant de mes relations avec Guénon. A cette époque, le vieux "Voile d'Isis" était "dirigé" par un poète symboliste octogénaire et vaguement occultiste, un peu hurluberlu du nom de Paul Redonnel. En fait on publiait tout ce que les occultistes des diverses tendances envoyaient à la Rédaction et l'ensemble était plus que médiocre. Mis à part Grillot de Givry dont la collaboration était très espacée, et Georges Tamos qui avait publié une série d'articles intéressants sur l'astrologie en rapport avec la mythologie grecque le

niveau intellectuel des rédacteurs était très inférieur à celui des Eliphaz Lévi, des Guaita, des Sédir des deux générations précédentes.

Les frères Chacornac font appel à René Guénon

C'est alors que les Chacornac eurent l'idée de faire appel à Guénon et de lui confier la direction de la revue. Ils me chargèrent de sonder Guénon à ce sujet. Celui-ci, depuis la cessation de sa collaboration à "Regnabit" et la disparition de la revue "Vers l'Unité", ne disposait plus d'aucune tribune. Il arrivait à caser de temps à autre un article dans des revues d'intérêt général comme "La revue hebdomadaire", "La revue bleue", "Le Monde Nouveau", des compte-rendus dans "Vient de paraître", mais cela était épisodique. Il s'agissait d'ailleurs; presque exclusivement de "moutures" de chapitres de l'"Introduction" et d'"Orient et Occident". Guénon refusa de prendre la direction du "Voile d'Isis", mais accepta avec un véritable empressement d'accorder une collaboration régulière, à condition qu'on éliminerait progressivement les collaborateurs occultistes. Il estimait qu'on pouvait conserver Tamos, Grillot de Givry (pour ce dernier, la chose n'eut pas de suite, puisqu'il mourut peu après) et, au moins momentanément, Patrice Genty et Probst-Biraben.

Je reviendrai sur Tamos et Patrice Genty. Un mot sur Probst-Biraben. Celui-ci était un des hommes les plus "maçonnisants" de France et d'Algérie (il était professeur à Constantine). Je crois qu'il appartenait successivement ou simultanément à toutes les Obédiences et à tous les Rites réguliers ou non. D'autre part, il était musulman et était rattaché à la tariqah Alioua de Mostaganem dont il était moqaddem... Hélas ! On a là un exemple du manque de discrimination qu'on peut constater à notre époque chez un certain nombre de dignitaires traditionnels orientaux. On ne peut douter de la sainteté du Sheikh Ahmed ben Alioua, fondateur de la tariqah qui porte son nom (branche de la tariqah marocaine Derqaoua, qui procédait elle-même de la tariqah Shadelya à laquelle appartenait Guénon), mais on reste confondu de la facilité avec laquelle il a accordé non seulement l'initiation mais le pouvoir de la transmettre (c'est la fonction de moqaddem ou "lieutenant" du Sheikh). Probst-Biraben était, en fait, un occultiste, plus érudit que bien d'autres, mais totalement dépourvu de rigueur doctrinale, disons un "syncrétiste", mais ce qui est le plus grave, à certains égards, c'est qu'il allait jusqu'à faire passer des annonces dans des revues occultistes telles que "Les Annales Initiatiques" de Joanny Bricaud, pour faire savoir qu'il avait le pouvoir de transmettre la barakah du Sheikh Alioua ! Il me l'a d'ailleurs "proposée" dès notre premier échange de correspondance à l'occasion d'un de ses articles, et Guénon (qui était alors en Egypte) m'a instamment recommandé de ne rien recevoir de Probst-Biraben. Mais enfin les articles de ce dernier n'avaient rien de scandaleux : ils se bornaient à réunir des informations de détail prises à droite et à gauche, à déceler les rapports entre Orient et Occident sur le plan traditionnel, bien que certains rapprochements fussent plutôt forcés.

René Guénon est engagé par les frères Chacornac

Les Chacornac acceptèrent les conditions de Guénon et proposèrent, sinon comme directeur, du moins comme rédacteur en chef, Georges Tamos dont j'avais lu les articles mais que je ne connaissais pas du tout. Les Chacornac nous firent rencontrer et nous sympathisâmes aussitôt. Tamos, qui avait alors 44 ans, était un homme de haute taille, solidement bâti et d'une admirable prestance que je n'ai connue qu'à lui (plus tard, j'ai eu l'occasion de rencontrer quelques représentants de la vieille noblesse française : auprès de Tamos, ils auraient fait figure de laquais), aux yeux bleus très clairs qui lui donnaient une expression qu'on aurait pu qualifier d'enfantine si elle n'avait été corrigée par une bouche malicieuse dont le propriétaire ne devait pas se laisser duper facilement.

Présentation de Georges Tamos

Georges Thomas, dit Tamos, né à Tours en 1884, était, par sa mère, apparenté à la famille des Turpin de Crissé qui se disait alliée de la main gauche aux Bourbons (une vicomtesse Turpin de Crissé joua un rôle dans les tentatives d'enlèvement de Louis XVII). Son père était propriétaire de la plus importante bijouterie de Tours. Ses parents menant une vie très mondaine, voyageant beaucoup, cela finit par une ruine totale. Georges Tamos fut un enfant solitaire élevé par un précepteur et de vieux domestiques. Il s'accommodait fort bien de sa solitude, d'autant mieux qu'il se sentait différent de tout ce qui l'entourait. Depuis sa plus tendre enfance, il était "voyant" et il eut beaucoup de difficulté à comprendre que tout le monde ne voyait pas ce qu'il voyait en "surimpression" aux objets extérieurs. Il lui arrivait de voir, mêlés aux êtres vivants et contemporains d'autres êtres, des hommes vêtus différemment, dont plus tard il comprit qu'ils étaient vêtus à la mode du XVe ou du XVIIIe siècle; lorsqu'il touchait un objet, il lui arrivait de voir surgir des scènes en rapport avec cet objet : une chaise ou une table lui faisaient "voir" une forêt ou une scierie ou un atelier d'ébéniste. Vers 6 ou 7 ans, il comprit qu'il n'était pas comme tout le monde : lorsqu'il lui arrivait de parler de telle ou telle chose qu'il voyait, on le traitait de menteur, de raconteur d'histoires. Il se referma sur lui-même, et passa son enfance dans un monde où il avait peine à distinguer les réalités corporelles actuelles des autres. Cela cessa à l'adolescence, mais il s'aperçut que s'il ne voyait plus spontanément, il pouvait "voir" lorsqu'il le voulait, en se concentrant sur un objet.

Cela n'empêchait pas qu'il eût le goût de la précision et de l'exactitude. Il aimait les mathématiques et devint ingénieur de la Marine. Il s'intéressa à l'astrologie puis, à la suite de je ne sais quelle circonstance, adhéra à la Sté Théosophique et devint membre du cercle intérieur. Il ne tarda pas à se rendre compte du peu de sérieux de ce qu'on lui enseignait, mais le Théosophisme l'amena à l'authentique Théosophie chrétienne. Il lut Jacob Boehme dans l'excellente traduction anglaise de William Law, et le "De Signatura Rerum" l'entraîna vers les hermétistes. Il se donna une forte culture hermétique, du moins ce qui en était accessible en français et en anglais, car il n'était pas latiniste. Boehme l'ayant ramené au Christianisme, on peut dire qu'en 1928, Tamos était intellectuellement un hermétiste chrétien, mais il

n'avait reçu aucune initiation et ne pensait nullement à en chercher une, et ne croyait pas que ce fût nécessaire. De son passage à la Sté Théosophique, il avait gardé une certaine méfiance à l'égard de tout ce qui se présentait comme venant de l'Orient. Il avait été désagréablement impressionné par l'"Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues", mais frappé par la solidité de "L'homme et son devenir", dont il avait fait un compte-rendu élogieux, tout en mettant en garde contre la tentation d'abandonner le Christianisme pour une tradition orientale.

Présentation de Tamos à René Guénon

Je fus chargé de présenter Tamos à Guénon, ce qui eut lieu chez ce dernier, au 51 de la rue St-Louis en l'Île. Le premier contact fut satisfaisant et le nouveau "Voile d'Isis" prit naissance. En fait, Tamos ne fut jamais que partiellement Rédacteur en chef puisque, par un accord tacite, les articles de Guénon échappaient à son visa.

Bien que l'opinion de Guénon sur Tamos fût, en gros, favorable, le premier ne se fiait pas suffisamment au second pour espérer que celui-ci procéderait d'une main ferme aux "exécutions" qu'on estimait nécessaires. D'ailleurs, il était bien clair qu'on ne pouvait éliminer les collaborateurs indésirables que dans la mesure où on pouvait les remplacer par d'autres. C'est alors que Guénon me fit une véritable obligation d'écrire. Comme je lui objectais mon insuffisance, mon manque de maturité (je venais tout juste d'avoir 23 ans), il me conseilla, pour commencer, de remettre au jour des auteurs peu connus du XIXe siècle qui avaient admis l'existence d'une tradition primordiale et l'universalité du symbolisme, tels que Frédéric Portal ("Les couleurs symboliques"), Frédéric de Rougemont ("Le peuple primitif"), l'abbé Jallabert ("Le catholicisme avant Jésus-Christ"). A ce moment, je découvris justement un ouvrage totalement inconnu du XVIIe siècle, "Les divins mystères de la philosophie platonique rapprochés du Christiannisme" de Rodolphe de Maistre, et mon premier article fut composé d'extraits commentés de ce livre vraiment très curieux, vu sa date.

L'habitude fut prise de nous retrouver, Tamos et moi, presque tous les samedis chez Guénon. Ce dernier ayant eu connaissance des dons spéciaux de Tamos s'y intéressa pour une raison qu'il ne dit pas, mais que je crois avoir devinée. Il fit faire à Tamos plusieurs expériences de "vérification", en lui soumettant plusieurs objets dont il s'agissait de déterminer l'origine ou de "voir" le donateur, expériences que Guénon déclara concluantes. C'est à l'une de ces expériences que se rapporte la lettre citée par Paul Chacornac à la page 79 de son livre sur Guénon. Cette lettre comporte d'ailleurs une inexactitude, en ce sens que rien n'autorise son auteur à écrire que Guénon "ne reçut plus de lettres venant des Indes". Ce qui est vrai, c'est que Guénon, après description de la vision de Tamos, nous dit qu'elle correspondait à la réalité (le personnage "vu" élevait un voile devant son visage) et que cela traduisait une "rupture" entre lui et une de ses sources hindoues. Et Tamos et moi avons rapproché ce fait des derniers paragraphes du "Roi du Monde".

A propos des attaques psychiques subies par Guénon

Mais la raison de l'intérêt de Guénon pour les facultés de Tamos ne résidait pas dans la recherche de "confirmations" bien inutiles. A cette époque, comme d'ailleurs pendant la plus grande partie de sa vie, Guénon a affirmé être l'objet d'attaques psychiques de la part de "magiciens noirs" parmi lesquels il nommait Téder (Charles Détré, collaborateur de Papus, puis son successeur à la tête de l'Ordre Martiniste) Joanny Bricaud (Grand Maître d'un des Ordres Martinistes à la suite de Téder, Patriarche d'une Eglise Gnostique, successeur de l'abbé Boullan à la tête d'un schisme de l'Eglise du Carmel de Vintras, etc...); Charles Nicoulaud et Guillebert des Essars, collaborateurs de la "Revue Internationale des Sociétés Secrètes". Il avait même, à une certaine époque, été victime d'attaques "matérialisées" sous la forme d'animaux noirs et notamment d'un ours noir dont il portait au cou la trace d'une morsure. Pour ma part, rentrant un jour chez lui en sa compagnie, (il était sorti pour "dérouter" l'attaque dont il était prévenu) nous avons trouvé une des vitres de son bureau éclatée comme si on y avait lancé un objet lourd, et les éclats de verre étaient à l'extérieur, sur le rebord de la fenêtre. Tamos étant arrivé peu après, Guénon lui demanda d'essayer de voir d'où venait l'attaque. Tamos se concentra et, au bout d'un moment, décrivit deux personnages - un homme et une femme - qu'il ne connaissait pas mais que Guénon identifia comme étant de ses ennemis... habituels. Je suis persuadé qu'à ce moment - et plus tard encore, lorsqu'il était en Egypte - Guénon avait souhaité s'attacher Tamos malgré bien des divergences de vue, à cause de l'utilité que présentaient ses facultés pour déceler l'origine des attaques (ce qui permet la riposte) et même pour en être averti (ce qui facilite la protection). Malheureusement, nous le verrons plus loin, les divergences devinrent telles qu'à partir de 1931 les relations entre les deux hommes cessèrent jusqu'à la veille de la guerre.

Je me suis un peu étendu sur ce sujet, non pour le plaisir de conter des anecdotes curieuses, mais parce que je pense que cela permet de se faire une idée plus exacte de Guénon, de mieux comprendre aussi certains aspects de son oeuvre.

Chacornac et les polémiques de Guénon

Dans le même ordre de faits, je crois intéressant de rappeler qu'à une certaine époque, en 1933, je pense, Paul Chacornac avait émis la prétention de faire cesser ce qu'il appelait les "polémiques" de Guénon avec les gens de la R.I.S.S., en refusant à Guénon l'insertion de ses réponses. Guénon répondit qu'il faisait de cette publication la condition sine qua non de sa collaboration. Et à moi il écrivait : "Je ne peux évidemment pas espérer faire comprendre à Chacornac que les articles de ces gens sont le support des attaques psychiques lancées contre moi, et que mes réponses jouent exactement le même rôle. C'est pourquoi je vous prie de veiller à ce qu'on en change ni un mot ni une virgule...".

Précisions sur le "Maître R." des théosophistes et leur tentative de corruption à l'adresse de Guénon

Dans un ordre de faits un peu différent, j'apporterai une précision sur un incident auquel Guénon a fait allusion dans un chapitre du "Théosophisme", repris et complété sur mes indications par Paul Chacornac aux pages 62-63 de son livre. Le fameux "Maître R." que les théosophistes considéraient comme la réincarnation du Comte de Saint Germain et qui devait rencontrer Guénon au sujet de la candidature du Prince de Wied au trône d'Albanie, n'était autre que Sir Basil Zaharoff, le richissime "marchand de canons" et agent important de l'"Intelligence Service", ami intime de la Reine Marie de Roumanie, tante du prince de Wied. Le "membre" influent de la Société Théosophique" à qui il est fait allusion dans le même passage était Charles Blech, alors président de la Section française de ladite Société. Quelques années plus tard, on devait offrir à Guénon une somme fort coquette pour l'époque, s'il consentait à ne pas publier son livre sur le Théosophisme.....

Sur Patrice Genty alias Mercuranus...

Je rencontrai rue St Louis en l'Ile un des plus vieux ami de Guénon, Patrice Genty, qui avait collaboré à "La Gnose", sous le pseudonyme de Mercuranus. C'était - car je ne sais s'il vit encore, il aurait, dans ce cas, 80 ans passés - un personnage trop pittoresque pour que je n'en parle pas avec quelques détails, et j'ai su, par lui, beaucoup de choses sur la jeunesse de Guénon que j'aurais vraisemblablement ignorées sans lui. Et c'est lui aussi qui, plus tard, m'amena chez Paul Vulliaud.

Donc, Patrice Genty, à l'époque où je le rencontrai (1928), était un petit homme trapu, à grosse tête ronde, de 46 ans. C'était un Breton, fanatiquement Breton, bien que ne parlant pas le breton. En parlant à Tamos et à moi, il nous disait volontiers, les jours où nous n'étions pas de son avis : "Vous autres, Français !". Il avait rencontré Guénon, dans les années 1906, aux cours de l'Ecole hermétique que dirigeait Papus et où professaient Sédir, Barlet, Marc Haven, etc... Ils s'étaient retrouvés dans l'Ordre Martiniste, dans l'Eglise Gnostique, puis dans l'"Ordre du Temple".

Ayant fait des études secondaires (ce qui était moins courant en 1900 qu'aujourd'hui), s'étant donné une bonne culture littéraire et scientifique, Patrice Genty aurait pu prétendre à une situation sociale d'un certain niveau. Mais, soucieux d'avoir des loisirs pour cultiver son goût des choses de l'ésotérisme, il n'avait rien imaginé de mieux que d'entrer à la Cie du Gaz... comme releveur de compteurs. De fait, si les appointements suffisaient à peine à satisfaire ses deux appétits qui étaient formidables (les livres et la nourriture très terrestre), cet emploi laissait à Genty une parfaite tranquillité d'esprit et la liberté totale de tous ses après-midis qu'il passait en général à la Bibliothèque Nationale. Il connaissait des quantités de gens, tels que Vulliaud, Mario Meunier et plusieurs écrivains avec qui il avait fait amitié... en allant relever leur compteur à gaz. Marié jeune et devenu veuf

sans enfant au bout de peu de temps, il était resté célibataire. Il habitait au 6ème étage, rue Rataud, plusieurs pièces où il était difficile d'entrer, tant elles étaient remplies de livres et de revues empilés par terre aussi bien qu'entassés sur des rayons montant jusqu'au plafond. Un espace ménagé entre les piles de livres lui permettait de gagner son lit et un autre d'accéder à la lunette astronomique placée près d'une fenêtre (la seule qui pût s'ouvrir, les autres étant obstruées par les livres), car il était astronome autant qu'astrologue.

Entré dans l'Ordre Martiniste avec Guénon, Genty en était sorti en même temps que celui-ci, mais de l'Eglise Gnostique et de l'"Ordre du Temple", il n'en était pas sorti, et s'il vit encore, il ne doit toujours pas en être "sorti".

Sur l'"Eglise gnostique" de Jules Doinel...

L'Eglise Gnostique est née en 1889-1890 d'une séance spirite tenue chez Lady Caithness, duchesse de Pomar, membre et "bienfaitrice" de la Société Théosophique, qui avait été également en relations avec l'H. B. of L. (Hermetic Brotherhood of Luxor). A cette séance assistait un maçon, archiviste du Loiret, Jules Doinel, qui fréquentait à la fois les milieux occultistes et théosophistes. Au cours de cette séance, l'"esprit" s'annonça comme étant Guilhabert de Castres, un des derniers évêques cathares et ayant un message important pour Jules Doinel. Et l'"esprit" s'exprima à peu près comme suit (je n'ai plus le procès-verbal de la séance en ma possession) : "Moi, Guilhabert de Castres, entouré des martyrs de Montségur, je t'ordonne, Jules Doinel, de rénover la gnose. Tu seras patriarche sous le nom de Valentin II". Et Doinel sentit sur sa tête les mains de Guilhabert de Castres lui donnant l'investiture... "au nom des Saints Eons"....

Et Doinel s'employa à constituer une Eglise dont les membres furent recrutés dans les milieux occultistes, consacra des évêques selon un rituel dont je n'ai jamais pu savoir l'origine. L'Eglise Gnostique fut excommuniée par Rome peu d'années après sa formation (elle était déclarée comme société civile).

Mais le "Patriarche", qui semble avoir été un simple médium, pris d'inquiétudes, devait bientôt abjurer et la Gnose et la Maçonnerie devant l'évêque d'Orléans, et écrire sous le pseudonyme de Jean Kotska un livre intitulé "Lucifer démasqué" qui est bien une des choses les plus extravagantes qu'on puisse lire après "Le Diable au XIXe siècle", et dans lequel Maçons, Gnostiques et occultistes de tous poils sont montrés comme des satanisants se livrant aux pires turpitudes.

Toutefois, faute d'un moine l'abbaye ne chôme pas. On nomma un successeur au Patriarche défaillant : un occultiste socialisant, Fabre des Essarts qui prit le nom de Synésius. Doinel devait revenir - mais comme simple "bibliothécaire" - dans le giron gnostique, puis le quitter pour retourner dans le giron romain. Finalement on ne sait s'il est mort gnostique ou catholique.

Si étrange que cela puisse paraître, l'Eglise gnostique compta parmi ses membres non seulement des occultistes comme Papus et Sédic, mais des gens d'un tout autre niveau intellectuel comme Léon Champrenaud (en Islam : Abdul-Haqq)

et Matgioi lui-même. Ce dernier écrivit même, en collaboration avec Champrenaud, un petit livre intitulé "Les Enseignements secrets de la Gnose" et signé de leurs noms.... épiscopaux : "Simon-Théophane".

Toutefois, de même que Guénon, Matgioi et Champrenaud s'étaient désintéressés de l'Eglise gnostique plus ou moins rapidement, Guénon certainement en 1911 au plus tard. Lorsque mourut Fabre des Essarts, pendant la guerre de 1914-1918 ou peu après, Patrice Genty fut saisi d'une grande perplexité : qui devait devenir Patriarche ? Le "Saint-Synode" était dispersé. Il alla donc trouver Guénon pour lui dire que c'était à lui, Guénon, que revenait cette charge. Guénon refusa poliment en arguant de son oeuvre en préparation qui lui prenait tout son temps, et la nuit suivante, Genty, en songe, fut investi par les Saints Eons et prit le nom de Basilide. Mais il ne fut pas reconnu par la plupart des membres et il y eut un schisme.

Sur l'Eglise gnostique et les dires de Charbonneau-Lassay

Il peut sembler surprenant qu'un Guénon, avec l'acquis et la maturité que laissent pressentir ses articles dès 1909, ait pu participer à cette caricature d'Eglise que fut l'Eglise gnostique, mais il est certain qu'à l'époque où il y entra, il en ignorait totalement les véritables origines, qu'il connut sans doute par la suite, et que beaucoup de membres ont certainement toujours ignorées. Rien ne s'opposait, en principe, à ce qu'une filiation cathare se soit maintenue jusqu'à la fin du XIXe siècle. De fait, Charbonneau-Lassay me dit, en 1938, que son ami, le comte Pallu du Bellay (oncle de Jean Vassel), qui avait fait des recherches en ce sens, avait acquis la certitude qu'une telle filiation s'était perpétuée au sein de quelques familles nobles du midi de la France. Cela ne suffirait d'ailleurs pas à établir une filiation, sinon avec une "Eglise gnostique" qui n'a sans doute jamais existé, du moins avec ce qu'on peut appeler proprement le gnosticisme dont on a des traces en Egypte et dans le Proche-Orient au IIIe et IVe siècles. Mais, en tout état de cause, il n'y avait rien de tel dans l'église fondée par Doinel.

J'ouvre ici une parenthèse pour signaler qu'il y a sans doute beaucoup plus de courants remontant à l'antiquité qui se sont continués dans les temps modernes qu'on ne le croit habituellement. Sans parler des traces que l'on peut relever à l'époque de la Renaissance et qui sont assez connues, on notera qu'en pleine Révolution française un culte polythéiste avait encore des fidèles à Argenton-sur-Creuse, ainsi qu'il résulte de l'ouvrage de Quintus Aucler, "La Thrécie", où tout n'était pas simple "reconstitution" (Gérard de Nerval en parle dans ses "Illuminés"). Beaucoup plus tard, au début du XXe siècle, se perpétuait à Arles le culte de la déesse romaine Dea Dia (l'écrivain Jean Martet y a puisé le sujet d'un roman "Les Cousins de Vaison", en transportant la chose à Vaison-la-Romaine). Je serai moins affirmatif pour les "Chevaliers du Soleil" qui auraient existé à Chambéry vers 1870 et dont le rituel, publié par Adolphe Bertet, dans ses deux volumes "Le Papisme et la civilisation au tribunal de l'Evangile Eternel", n'a peut-être jamais existé que sur

le papier, tandis que la doctrine apparaît plutôt comme un syncrétisme élaboré par un érudit que comme un enseignement transmis.

Patrice Genty et l'Ordre du Temple Rénové

Mais revenons à Patrice Genty et, par là, à Guénon. C'est par Genty que j'ai connu l'affaire de l' "Ordre du Temple", car c'était là une des choses dont Guénon ne parlait jamais le premier. Malheureusement, je n'ai connu cette histoire qu'après le départ de Guénon en Egypte et, quand j'y ai fait allusion dans des lettres, Guénon a éludé mes questions.

Paul Chacornac en a dit quelques mots aux pages 34-35 de son livre. Ce qu'il en a dit est exact. Je peux le compléter sur certains points. Il me paraissait inutile de passer la chose sous silence, puisqu'elle pouvait être révélée par quelques occultistes ou par les survivants de la R.I.S.S. qui en avaient connu une partie, et qu'en s'abstenant d'en faire mention on aurait eu l'air de vouloir le cacher, mais je ne voulais pas entrer non plus dans des détails gênants.

La première "entité" qui se manifesta dans les séances fut Jacques de Molay dont la première demande fut que les trois "évoqueurs" (A. Thomas, Desjobert et Lucien Faugeron) se transportent chez Guénon. Là, l' "entité" ordonna de reconstituer l'Ordre du Temple et désigna Guénon pour être le chef de la nouvelle milice. On remarquera l'analogie - et aussi la différence - entre cette affaire et les débuts de l'Eglise Gnostique. L'esprit des "communications" était tout à fait dans la ligne de la vengeance templière qui fait l'objet de plusieurs hauts-grades écossais. Cet esprit ne fit que s'affirmer par des communications de Weishaupt, le fondateur des "Illuminés de Bavière", et de Cagliostro, mort dans les cachots de l'Inquisition, à Rome et qui, lui aussi, réclamait vengeance. Contre qui ? on le devine.

Les communications désignaient les individualités qu'on devait admettre dans l'Ordre, et celles vis-à-vis de qui on devait garder le secret le plus absolu (on pense à l'"Agent Inconnu" de la Loge Elue et Chérie de Willermoz !). Il était fait grand éloge de Saint-Yves d'Alveydre et on cherchait à attirer son disciple, F. Ch. Barlet, qui ne se laissa jamais séduire.

Il y eut des cahiers d'enseignements. Ceux-ci étaient censés "révélés" aussi par les Maîtres mais, pour aller plus vite, on eut recours à l'écriture automatique, le médium étant Desjobert. J'ai eu en main quelques uns de ces cahiers qui n'ont jamais été publiés. Les premiers concernent l'histoire des races humaines et des traditions à peu près à la manière de Fabre d'Olivet et de Saint-Yves d'Alveydre, mais on y trouve la théorie des cycles correctement rétablie. On aura une idée de ces enseignements en se reportant aux articles sur l'Archéomètre publiée dans la "Gnose", qui étaient signés par A. Thomas (aucun rapport de famille avec Georges Thomas dit Tamos) et dont les notes relatives à la tradition hindoue furent rédigées par Guénon. Les cahiers suivants, eux, auraient pu être un tout premier "brouillon" de l' "Homme et son Devenir selon le Védanta" !

Vers la fin de 1911, Guénon qui a déjà quitté l'Ordre Martiniste, le Rite de Memphis-Misraïm et l'Eglise Gnostique, déclare dissous l'Ordre du Temple sur l'ordre des Maîtres. Il va se marier, entrer dans une famille très catholique. Bien que demeuré Maçon actif à la Loge Thébah de la G.L. de France, il va bientôt collaborer à la "France anti-maçonnique" dont il connaît le Directeur, A. Clarin de la Rive, depuis 1909...

Allusions au déséquilibre mental de Patrice Genty

De tout cela, Patrice Genty ne se remettra jamais complètement : Guénon a abandonné, il est presque passé à l'ennemi. Quel coup ! Heureusement Jacques de Molay continuera à se manifester à Quiberon (?) au moins une fois par an à Genty et à lui donner des directives, sans parler d'apparitions sporadiques au square du Vert-Galant, à l'emplacement de son bûcher....

Lorsque j'eus connaissance de cette histoire, j'écrivis à Guénon pour lui demander ce qu'il fallait en penser, non sans laisser percer quelque surprise. La seule réponse que j'obtins fut celle-ci : "Genty attache à certaines choses plus d'importance que je n'en attache et n'en ai jamais attaché moi-même. Mais j'estime tout à fait inutile de le tourmenter à ce sujet". Il m'était difficile d'insister davantage. C'est assurément là un des épisodes les plus énigmatiques de la carrière de Guénon. Quelle explication peut-on envisager?

Sur Michel Vâlsan et le centre retiré de la tradition occidentale...

Dans son article du Numéro spécial consacré à René Guénon, M. Vâlsan à propos de l'"idée d'une construction de l'élite occidentale en dehors du point d'appui dans une organisation existante et de tout milieu défini", a écrit :

"Nous avons d'ailleurs certaines raisons de penser que Guénon savait par lui-même quelque chose sur des possibilités de ce genre, car, à ses débuts, certaines tentatives se sont produites, à partir d'interventions de l'ancien centre retiré de la tradition occidentale". Et quelques lignes plus bas, M. Vâlsan fait une allusion à l'Ordre du Temple qui ne peut laisser aucun doute sur ce qu'il avait en vue dans les lignes précédentes.

Je crois qu'on peut difficilement se rallier à un tel point de vue. Cela, pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, il me paraît impossible d'attribuer à "l'ancien centre de la tradition occidentale" (c'est-à-dire chrétienne) l'esprit de fureur et de vengeance qui animait les premières communications, les références à Weishaupt représentant du "siècle des lumières" et au personnage au moins douteux de Cagliostro.

D'autre part, il n'est guère concevable que des enseignements émanant dudit centre (et mis à part le caractère particulier du moyen de transmission) n'aient pas été revêtue d'une forme chrétienne.

Enfin, un tel mode d'intervention, à la rigueur concevable dans un milieu où rien n'aurait subsisté des formes d'initiation spécifiquement chrétiennes, ne l'est

plus du tout quand on sait que ces formes d'initiation existaient encore, et que, pour l'une d'entre elles au moins, le "matériel" symbolique et rituel qu'elle a conservé, donne à penser qu'elle ne fut pas sans rapports avec Ce qui, précisément, avait animé, en un temps, l'Ordre du Temple.

Tentatives d'explication de quelques singularités...

On est donc amené à rechercher d'autres explications.

La première qui vient à l'esprit est celle-là même que donne Guénon pour la plupart des cas de ce genre : à savoir que les communications reflètent les idées du médium et des participants. Il est bien certain qu'en gros les premières communications correspondaient aux idées des premiers évocateurs qui connaissaient tous le thème de la vengeance templière et considéraient Cagliostro comme un grand Maître méconnu (cf. l'ouvrage de Marc Haven : Le Maître Inconnu). Ils connaissaient tous - et Guénon aussi - Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre. Enfin, dans un deuxième temps Guénon - qui avait certainement déjà à cette époque des connaissances en matière de tradition hindoue - aurait réussi à imposer sa pensée au médium. A condition, bien sûr, qu'il n'y ait pas eu alors simple mise en scène et que les communications fussent bien obtenues par écriture automatique et non pas rédigées tout bonnement de manière habituelle.....

Il reste qu'on comprendrait mal que Guénon, étant justement déjà en possession de certaines de ces connaissances, ait pris ou semblé prendre, pour un temps tout au moins, la chose au sérieux.

On peut envisager une autre hypothèse, en s'autorisant encore de ce que Guénon a écrit, relativement au cas où les communications sont influencées à distance par des êtres humains tout à fait "incarnés" et inconnus des expérimentateurs. La lecture de l'"Erreur spirite" laisse l'impression que Guénon devait avoir une connaissance "technique" de ce genre de choses et on peut envisager sans invraisemblance que Guénon ait lui-même provoqué le premier phénomène auquel il semblait, en apparence, étranger, puisqu'il n'était pas présent à la première séance. Dans ce cas, il aurait suggéré quelque chose qu'il devait savoir être bien accueilli par les premiers évocateurs, parce que correspondant à leurs propres idées. Ensuite, il aurait progressivement ramené ses adhérents dans des voies plus orthodoxes ou, du moins, il l'aurait essayé, apparemment sans grand succès, ce qui l'aurait amené à dissoudre le groupe.

On doit noter toutefois que des idées qui nous choquent profondément, telle celle de la vengeance templière à l'encontre de l'Eglise et de la monarchie, n'étaient pas jugées de la même manière par Guénon - Palingénien des années 1908-1909, un Guénon qui considérait les religions comme des "déviation" (et non des adaptations) de la tradition et qui, particulièrement, était hostile à l'Eglise. Plus tard, en 1929, dans "Autorité spirituelle et Pouvoir temporel", il rejettera sur Philippe-le-Bel l'entière responsabilité du drame templier et en exonèrera la Papauté, mais il ne pensait sûrement pas ainsi vingt ans auparavant. Comme l'a noté Chacornac (pp.

54-55), il semble que ce soit le contact avec l'Islam qui ait amené Guénon à une conception plus juste de la religion.

Si on retient un instant l'hypothèse que je viens d'envisager, on peut se demander ce qui aurait pu inciter Guénon à provoquer la formation d'une organisation qu'il faut bien qualifier de pseudo-initiatique, après ses expériences dans les formations papusiennes. Il ne me paraît pas invraisemblable qu'il ait cherché à drainer par ce moyen un certain nombre d'individualités de valeur intellectuelle non négligeable qui s'étaient fourvoyées dans les organisations occultistes, telles que Barlet, Sédir, Marc Haven, Genty lui-même, et que le côté "phénomènes" et le côté "cordons" n'aient été, dans son esprit, que l'amorce et le décor extérieur d'un "groupe d'études" analogue à ceux dont il envisageait plus tard la formation dans "Orient et Occident". D'autre part, les deux aspects ne s'excluant pas, ne peut-on penser que la formation d'un groupe dépendant de lui, rattaché à lui par des engagements solennels, aurait formé autour de lui une zone de protection psychique lui permettant de mieux résister aux attaques de la contre-initiation dont il se dira l'objet durant toute sa carrière ?

En fait, d'une manière un peu différente, il forma bien, plus tard, un réseau de liens psychiques avec quelques uns de ceux qui lui étaient les plus dévoués. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de constater l'inquiétude apparemment excessive qu'il manifestait devant un retard de courrier de quelques jours, à une époque où nos échanges de lettres avaient lieu 2 à 3 fois par semaine. S'il arrivait qu'une circonstance quelconque fasse manquer à une de mes lettres le bateau, puis plus tard l'avion, j'étais assuré de recevoir une lettre inquiète du Caire.

Sur l'Oracle de force astrale et l'affaire des "Polaires"...

Ce qui m'empêche d'accepter sans réserve l'idée que l'affaire de l' "Ordre du Temple" avait été provoquée par Guénon, c'est l'intérêt qu'il a porté à une affaire qui, vingt ans après, s'est présentée d'une façon assez analogue et dans laquelle assurément il n'était pour rien. Je veux parler de l'affaire de l'"Oracle de force astrale", à laquelle Chacornac a consacré les pages 90 à 92 de son livre. Qu'on veuille bien s'y reporter. Ce que je veux dire, c'est qu'on trouve - ou qu'on retrouve - chez lui, en 1928-1929, cette idée qu'un Centre spirituel et plus spécialement "l'ancien centre retrouvé de la tradition occidentale", pouvait, faute d'autres voies, se manifester ici par des procédés plus ou moins analogues à ceux du spiritisme ou de la magie.

Coïncidence curieuse : bien que l'"Oracle" n'ait fait parler de lui qu'en 1928-1929, le dépositaire du "secret" prétendait l'avoir reçu en Italie en 1908, c'est-à-dire à l'époque même des premières manifestations de l'"Ordre du Temple". Est-ce cette "coïncidence" qui incita Guénon à porter intérêt à cette nouvelle histoire ? Si oui, il faudrait renoncer à lui attribuer l'initiative de la précédente.

Doit-on penser alors qu'à Paris en 1908, il y eut intervention au départ d'une influence véritablement extérieure au groupe tout entier ? Je pense qu'on peut écarter sans hésiter l'idée qu'il puisse s'agir d'une influence provenant d'une

continuation régulière et non déviée de l'Ordre du Temple. Je n'écarterais pas, par contre, la possibilité d'interventions de "résidus psychiques" résultant de la décomposition du "cadavre" du Temple aboli, voire d'une lignée déviée du Temple qui aurait, entre autres choses, inspiré la "tradition de vengeance" dont les hauts-grades écossais se sont faits l'écho. Dans cette perspective, la dissolution du pseudo-ordre aurait correspondu chez Guénon à la prise de conscience de la nature réelle des influences en jeu.

Sur la collaboration de Guénon à la "France Antimaçonnique"

C'est également par Patrice Genty que j'ai connu la collaboration de Guénon à la "France Anti-Maçonnique", car Guénon ne parlait jamais le premier de ce qu'il avait publié sous des pseudonymes. Il m'avait bien donné des Nos de "Regnabit", mais il ne m'avait soufflé mot du "Sphinx" ou de "Palingenius" (à vrai dire, quand je l'ai rencontré, j'avais déjà pris connaissance de la "Gnose" et l'avais identifié).

En fait, la collaboration de Guénon à la "F.A-M" est, dans son ordre, presque aussi énigmatique que l'affaire de l'"Ordre du Temple". Car si, de façon anonyme mais certaine, avant de signer "Le Sphinx", Guénon avait commencé de donner à la "F.A-M" une véritable collaboration à partir de Juillet 1913, c'est dès 1910 (et peut-être 1909 mais je ne puis l'affirmer n'ayant plus les textes sous la main) qu'il utilisa la "F.A-M" comme "tribune" pour répondre à ses adversaires occultistes alors qu'il a "La Gnose" à sa disposition, qu'il est "évêque gnostique" et signe comme tel, et, dans le même temps, "Souverain Grand Commandeur" de l'"Ordre du Temple". Certes, il s'agit alors de "lettres ouvertes" adressées à la direction de la Revue, de "mises au point" et non d'articles, mais il me semble que cela suppose une grande complaisance de la part de la direction de la "F.A-M". On apprend même, par une de ces "lettres" que le directeur, M. de la Rive, s'intéressait particulièrement au... Dalai-Lama. Je rappelle seulement pour mémoire que Guénon, en ce temps et jusqu'en 1916, est Maçon actif à la Grande Loge de France.

Résumons : quand Guénon est en relations qu'on sent amicales avec M. de la Rive qui met sa revue à sa disposition, Guénon est évêque gnostique et chef d'un Ordre du Temple; quand il commence à collaborer régulièrement il est Maçon régulier et musulman. Qu'il fût musulman : M. de la Rive l'a sans doute ignoré; qu'il fût Maçon, il l'a certainement su; qu'il fit partie d'un Ordre du Temple et qu'il fut évêque gnostique, il l'a su également, à n'en pouvoir douter.

Alors, quand on pense que la "F.A-M" était une revue - un journal plutôt - ultra catholique, ayant pour but de combattre tous les occultismes et toutes les sociétés secrètes, lu dans les presbytères et les sacristies, on reste perplexe. Devant tels articles du "Sphinx", les abonnés devaient l'être aussi... Ils l'eussent sans doute été davantage si la guerre de 1914 n'avait pas interrompu la publication de la "F.A-M", car, après la mort de M. de la Rive, survenue en Mai ou Juin, c'était Guénon qui devait diriger la revue d'accord avec... la veuve, soit dit sans jeu de mots !

Sans doute Guénon dira plus tard à une amie catholique, Mme Denis-Boulet, à propos de l'Eglise gnostique, qu'il était entré dans ce milieu pour le détruire (en fait,

après son passage, elle ne fit que décliner) et on pourrait penser qu'il y avait, dès ce moment, accord entre lui et certains milieux catholiques. Mais l'explication ne vaut pas pour l'Ordre du Temple; elle ne se concilie pas non plus avec les propres écrits de Guénon à l'époque considérée.

La liaison Guénon-de la Rive a sans doute eu pour intermédiaire le chanoine Gombault, professeur à l'Institut Catholique, originaire de Blois, et à qui Guénon doit sa connaissance du Thomisme, et aussi une bonne part de ses informations sur le spiritisme, les maisons hantées, les phénomènes de sorcellerie. Mais cela ne fait que déplacer le problème qui est alors celui des relations Guénon-Gombault.

Sur l'affaire Taxil

Quoi qu'il en soit, par Gombault d'abord, puis, beaucoup plus complètement par M. de la Rive, Guénon fut mis en mesure de consulter toute une documentation sur l'affaire Léo Taxil - Dr Bataille ("Mémoires d'une Palladiste" et "Le Diable au XIXe siècle") et il acquit la conviction que, loin d'être simplement une plaisanterie de mauvais goût, les prétendues révélations sur le luciférianisme dans la Maçonnerie représentaient une très sérieuse, très grave manifestation de la contre-initiation.

Il est incontestable que les "révélations" Taxil-Bataille firent beaucoup pour ancrer dans l'esprit de beaucoup de catholiques l'idée que la Maçonnerie est essentiellement satanique, qu'elle est non seulement a-religieuse ou anti-religieuse, mais bien une contre-Eglise avec des "sacrements infernaux". D'autre part, l'aveu par Taxil de sa mystification jeta le ridicule sur de nombreux membres du bas et du haut clergé qui avaient cautionnées lesdites révélations, et cela fut exploité comme preuve de la sottise et de la crédulité des catholiques. (On peut lire un bon résumé de l'affaire au début du 1er chapitre du livre de Serge Hutin : "Les Francs-Maçons").

M. de la Rive avait été mêlé de près à cette affaire. Ayant d'abord, comme son ami l'abbé de Bessonies et bien d'autres, fait confiance à Taxil, il fut l'un des premiers à concevoir des soupçons et il contribua, par une véritable enquête policière, à acculer celui-ci à avouer ses mensonges (1897).

Ce qui résultait du dossier réuni par M. de la Rive et communiqué à Guénon (qui, d'ailleurs, en hérita) c'est que Taxil et Bataille avaient été de simples exécutants auxquels des personnages demeurés dans la coulisse avaient fourni à la fois l'inspiration et le nerf de la guerre - et qui, eux, étaient d'authentiques satanisants. Le personnage principal sur le plan "intellectuel" et "opératif" aurait été un certain Le Chartier, détenteur (ou auteur ?) d'une sorte de rituel de "kabbale noire", intitulé "Gennaith Mengog" (?) et attribué à un rabbi Eliezer. Pour autant que j'ai pu le comprendre, ce rituel était à base de magie sexuelle reposant sur une certaine interprétation du symbolisme kabbalistique.

Désorientés par les aveux de Léo Taxil et rendus plus prudents, les champions catholiques de l'anti-maçonnisme, dans les années qui suivirent, portèrent le combat

presque exclusivement sur le terrain politique et philosophico-social, abandonnant les "diableries". Mais un courant subsistait dont les fidèles assuraient que le vrai mensonge de Léon Taxil était constitué par ses déclarations de 1897 qu'il avait faites pour sauver sa vie menacée par les Maçons (on se demande pourquoi ceux-ci, soi-disant coutumiers du crime, auraient attendu douze ans pour occire leur adversaire), à moins qu'il n'ait été "acheté" par ceux-ci. Et en 1912, un prêtre fort riche et certainement de très bonne foi, l'abbé Jouin, curé de l'église Saint-Augustin à Paris, fondait une revue, la "Revue Internationale des Sociétés Secrètes" (R.I.S.S.) pour reprendre le "bon combat". Le véritable directeur était un personnage du nom de Charles Nicoulaud (probablement ex-Maçon et auteur d'un traité d'astrologie sous le pseudonyme de Fomalhaut) qui, selon Guénon, était un contre-initié du même genre que le Le Chartier auquel j'ai fait allusion plus haut. Un second personnage de même farine, Guillebert des Essars, devait assister Nicoulaud, puis lui succéder dans le rôle de directeur effectif. Un autre prêtre, l'abbé Paul Boulin y collaborait qui, sous le pseudonyme de Roger Duguet, devait publier dans ses dernières années un curieux livre "Autour de la Tiare" qui était un peu une "auto-critique". En 1930, apparaissait un autre collaborateur qui signait G. Mariani (lieutenant de vaisseau Bouillier)... grand ami de Pierre Mariel. L'abbé Jouin étant mort quelques années avant la deuxième guerre mondiale, un autre prêtre lui succède, l'abbé Raymond Dulac, certainement plus savant en matière de droit canon et d'histoire de l'Eglise qu'en matière de Maçonnerie et d'occultisme. Il est actuellement un des collaborateurs attitrés de "La Pensée Catholique".

Dès les premiers articles de Guénon ("Le Sphinx") dans la "F.A-M" des polémiques virulentes éclatèrent entre lui et divers collaborateurs de la "R.I.S.S.", et, de part et d'autre, on se renvoyait l'accusation d'être des "anti-maçons fort étranges". Et, sur ce point du moins, tout le monde disait vrai ! En tout cas, si "Le Sphinx" était bien un anti-maçon fort étrange comme nous le savons, certains des collaborateurs de l'abbé Jouin étaient des catholiques bien étranges aussi. Dans le même temps où il décrivait l'initiation maçonnique (il a publié un livre sous ce titre) comme essentiellement satanique, Charles Nicoulaud publiait des romans pseudo-mystiques ("Zoé, la théosophe à Lourdes" et un autre dont j'ai oublié le titre) animés de l'anti-cléricalisme le plus violent et dans lesquels des religieux étaient montrés eux-mêmes comme "possédés".

En 1929, le groupe de la R.I.S.S. faisait rebondir l'affaire Taxil, en publiant, sous le titre "L'Elue du Dragon", les prétendues mémoires d'une "Maçonne luciférienne" de la fin du XIXe siècle convertie à la fin de sa vie et retirée dans un couvent dont on n'a jamais - et pour cause - révélé le nom.

Pendant un quart de siècle, la R.I.S.S. publia inlassablement des "révélations" tendant à prouver que la Maçonnerie universelle se livrait à la magie noire et aux pires turpitudes sexuelles, soit en attribuant à la Maçonnerie des théories ou des pratiques qui étaient uniquement le fait de quelques groupuscules occultistes, soit en inventant purement et simplement. Mais, en même temps, on dénonçait comme Maçons ou "complices" de la Maçonnerie, prêtres, religieux (surtout Jésuites) et

prélats de tous rangs, au point qu'on aurait pu croire que l'archevêché de Paris, par exemple, sous le gouvernement du cardinal Verdier, était une simple succursale de la rue Cadet ! L'abbé Jouin, qui n'avait jamais eu la tête bien solide et qui, avec l'âge, était devenu tout à fait déliquescent (quand je l'ai vu, en 1930, il était déjà bien fatigué), couvrait de son nom ces énormités. Et c'est sans doute à son âge et à son état qu'il dut de ne pas être suspendu. Mais il est plus curieux que la Revue n'ait pas été interdite et qu'elle ait seulement fait l'objet de mises en garde de la part de la Semaine Religieuse de Paris. Avait-elle à la Curie de hauts protecteurs ?

Comme on pouvait s'y attendre, l'antisémitisme était, lui aussi, d'un genre bien particulier. Certes on dénonçait bien de temps en temps les méfaits de la haute finance juive, mais on faisait preuve de beaucoup d'indulgence pour ces juifs affranchis devenus magnats de la banque, de l'industrie et du commerce. Les juifs qui étaient l'objet de toutes les exécutions, c'étaient les juifs pratiquants et surtout les kabbalistes qui, par leur interprétation matérialiste (sic) de la Bible, étaient les grands agents de la perversion intellectuelle du monde chrétien et tendaient à établir leur domination sur le monde entier.

Il n'est, hélas, pas douteux que, pendant un quart de siècle, des fidèles, des prêtres, des prélats, parmi les mieux intentionnés - sinon parmi les plus instruits et les plus perspicaces - ont pris tout cela pour argent comptant.

Je sais que bien des admirateurs de Guénon ont exprimé, à différentes époques, leur surprise et leur regret de voir celui-ci consacrer tant de temps et attacher tant d'importance à des polémiques avec des publications apparemment aussi peu sérieuses et d'une diffusion aussi restreinte que la R.I.S.S. et l'"Atlantis" de Paul Le Cour. Je peux affirmer qu'au moins en ce qui concerne la première, elle était considérée par Guénon comme un "nid de sorciers" et comme une manifestation d'un groupe continuant ce culte du "dieu à la tête d'âne" auquel il a fait allusion dans son article sur Sheth.

Témoignage de l'auteur sur Jean Marquès-Rivière

C'est chez Guénon que j'ai rencontré pour la première fois un garçon de quelques années plus âgé que moi, qui devait faire parler de lui de diverses façons par la suite : Jean Marquès-Rivière. C'était au moment où celui-ci, de même que Guénon, s'intéressait à l'"Oracle de force astrale" auquel j'ai déjà fait allusion. L'ouvrage de Zam Bothiva, "Asia mysteriosa" qui reproduisait un certain nombre de "communications" obtenues au moyen de la méthode, fut d'ailleurs publié avec une préface de Marquès-Rivière (on sait que Guénon, qui en avait également rédigé une, la retira au moment de mettre l'ouvrage sous presse).

Marquès-Rivière donna quelques articles au "Voile d'Isis" rénové et j'ai eu l'occasion de le fréquenter un peu alors. Il fut davantage lié avec Tamos et dans ce qui va suivre, je rapporterai à la fois ce que je tiens de Rivière lui-même et ce que j'en ai su, par la suite, par Tamos.

Marquès-Rivière s'était intéressé très jeune au Bouddhisme, vers l'âge de 13 ans. Cette précocité si spéciale et son faciès rappelant des visages d'Asie Centrale, lui faisaient dire plaisamment qu'une de ses grands-mères avait dû "fauter" avec un jaune ! Il avait, naturellement fréquenté la Société Théosophique et l'Association des Amis du Bouddhisme. Vers 1925, une délégation tibétaine était venue à Paris pour je ne sais quelle affaire politique et elle comptait plusieurs lamas parmi ses membres. Rivière eut, je ne sais dans quelle circonstance, la possibilité de rencontrer l'un d'eux qui lui donna quelques enseignements et lui conféra un "angkour". Je ne sais comment traduire ce mot. Comme Guénon l'a justement souligné, il n'y a pas, dans l'Hindouisme et le Lamaïsme, une distinction entre exotérisme et ésotérisme, comparable à celle qui existe dans le Christianisme et dans l'Islam. Il serait inexact de traduire "angkour" par "initiation" au sens guénonien du mot. Un angkour confère le pouvoir de pratiquer certains rites, d'utiliser certains mantras ou yantras. Il y en a une multiplicité, qui sont conférés successivement et qui varient selon les "lignées". Tel Maître peut donner tels angkours et ne peut en donner d'autres.

Marquès-Rivière, qui avait étudié le sanscrit et le tibétain, publia en 1928-1929 une série d'articles sur le Bouddhisme en général et le Bouddhisme tantrique en particulier, dans la "Revue Théosophique" : articles que Guénon estimait, dans l'ensemble, remarquables. Puis, coup sur coup, Rivière faisait paraître deux "romans" : "A l'ombre des monastères tibétains" et "Vers Bénarès". Je dis "romans", bien que ces deux ouvrages renfermassent nombre de notions exactes sur le Lamaïsme et l'Hindouisme, parce qu'il y avait une part d'affabulation dans l'un comme dans l'autre. Le premier se présentait comme une sorte d'autobiographie, alors que l'auteur n'avait jamais encore mis le pied en Asie. Il y avait aussi des emprunts silencieux à des publications connues seulement d'un public restreint (par exemple à une "correspondance d'Extrême Orient" publiée dans la revue "La Voie" vers 1905), mais ceux qui auraient été fondés à juger sévèrement de tels procédés en pareil domaine, étaient portés à l'indulgence parce qu'on savait bien que Rivière comptait sur l'argent que lui rapporteraient les livres pour aller "réellement" aux Indes et au Tibet. On pouvait également interpréter comme une concession au goût du grand public la part qui était faite aux "phénomènes". Cependant, Guénon me confiait qu'il ne jugeait pas Rivière tout à fait "stabilisé" et qu'il pouvait se produire chez lui des changements inattendus. Il ne se trompait pas.

La "crise" devait survenir dans le courant de 1930, alors que Guénon était déjà en Egypte. On sait que celui-ci était alors directeur aux Editions Véga de la collection "l'Anneau d'Or" dans laquelle devaient paraître, outre ses propres ouvrages, des traductions de textes traditionnels et des études sur l'ésotérisme des différentes traditions. Finalement, en dehors des livres de Guénon, furent seulement publiés "L'Eloge du Vin" d'Emile Dermenghem et le "Traité des Dieux et du Monde" de Salluste, traduit par Mario Meunier. Mais, au départ, on avait également prévu, entre autres choses, un livre de Marquès-Rivière sur le

"Bouddhisme au Tibet" qui aurait repris les principaux articles parus dans la "Revue Théosophique", complétés par des chapitres entièrement nouveaux. Peu après le départ de Guénon, Rivière me remit le manuscrit de son ouvrage que je devais revoir au point de vue de la forme (Rivière était très négligent et son style était plutôt recherché); je devais également l'examiner à un autre point de vue, faire préciser à l'auteur ce qui pourrait paraître insuffisamment clair, etc... J'avais à peine commencé ce travail que Rivière me réclamait son manuscrit et me disait renoncer à le publier. Que s'était-il passé ?

C'est par Tamos que je l'appris. Rivière lui avait confié qu'il avait célébré certain rite tantrique (où intervenaient le sang et l'alcool) destiné à évoquer certaines "détés" terribles, pour obtenir des "pouvoirs" dont je n'ai jamais connu la nature, et que, depuis lors, il était obsédé en permanence par des êtres du monde intermédiaire dont la présence lui était sensible et dont il n'arrivait pas à se débarrasser. Il avait eu recours, sans succès, à diverses personnes qui avaient la réputation, fondée ou non, de posséder elles-mêmes certains "pouvoirs". Finalement, Rivière avait été exorcisé par le P. Joseph de Tonquédec qui était alors grand exorciste de l'archidiocèse de Paris, et avait été réintégré dans le giron de l'Eglise Romaine.

Peu après, Marquès-Rivière donna au "Voile d'Isis" un dernier article : "Le danger des plans magiques", qui était excellent à certains égards mais qui laissait le lecteur sous l'impression que la voie mystique chrétienne menait aussi loin dans la réalisation spirituelle que n'importe quelle initiation orientale, avec plus de sécurité et sans exposer aux illusions du monde intermédiaire qui se rencontrent fréquemment en Orient. Une phrase laissait entendre discrètement (le texte originel, beaucoup plus "anti-oriental, avait été retouché par Tamos) que l'introduction des doctrines orientales en Occident pourrait bien être d'inspiration anti-christique.

Avant son départ pour l'Egypte, Guénon m'avait demandé de veiller à ce qui paraîtrait dans la revue, car Tamos ne lui paraissait pas avoir de direction doctrinale bien ferme. Aussi, quand parut le numéro avec l'article de Rivière, me reprocha-t-il de l'avoir laissé passer, mais je m'étais trouvé moi-même devant le fait accompli : Tamos avait arrangé le Numéro avec Chacornac sans me communiquer les textes. En fait, rien ne l'y obligeait, mais je pense qu'en la circonstance il voulut éviter tout risque d'opposition de ma part.

C'est que la mésaventure de Rivière apportait de l'eau au moulin de Tamos. Sans doute celui-ci ne mettait pas ouvertement en question "l'unité et l'identité fondamentale des traditions", sans doute il se référait volontiers à la mythologie hindoue comme à celle des traditions de l'antiquité classique, mais il restait persuadé que le Christianisme était la tradition la plus parfaite et, en tout cas, la mieux conservée dans toute sa pureté. A ses yeux, l'Hindouisme, le Taoïsme et le Lamaïsme s'étaient laissé égarer par la recherche des "pouvoirs", l' "orgueil intellectuel" (il leur manquait la fameuse "humilité" chrétienne) et la volonté de

puissance et aspiraient à "coloniser" mentalement l'innocent Occident chrétien ! Quand à l'Islam, il n'aurait pas fallu le pousser beaucoup pour lui faire dire que c'était une hérésie chrétienne. Assurément, Il ne niait pas qu'il y eut de grands spirituels dans toutes les traditions orientales, mais c'était folie, pour des Occidentaux, d'aller chercher en Orient ce qu'ils avaient plus complètement dans le Christianisme, dans l'hermétisme chrétien et dans la mystique chrétienne entre lesquels, d'ailleurs, il ne faisait guère de distinction. Quand aux Orientaux, quelle que fût la richesse de leurs traditions, il leur manquait ce couronnement, cet accomplissement ultime qu'est la révélation chrétienne.

Je n'ai pas besoin de souligner en quoi nous sommes d'accord avec la position qui était celle de Tamos, et en quoi nous sommes en désaccord avec celle-ci, et il saute aux yeux qu'elle était trop opposée à celle de Guénon pour qu'une collaboration véritable et durable fût possible entre les deux hommes.

Sur le reniement de la Maçonnerie par Marqués Rivière

De cela j'aurai à reparler. Revenons à Marqués-Rivière. S'il avait abjuré le Bouddhisme pour être réconcilié avec l'Eglise, Rivière avait également renié la Maçonnerie à laquelle il avait appartenu de même qu'à divers groupements plus ou moins occultistes. Fut-ce spontané de sa part ou lui en fit-on une obligation, je l'ignore, toujours est-il que fin 1930 ou courant 1931, il publiait un ouvrage violemment antimaçonnique "La trahison spirituelle de la Franc-Maçonnerie". Là aussi il y avait des critiques parfaitement justifiées de la mentalité des Maçons français modernes, de leur action sociale et politique, de leur attitude antireligieuse. Mais l'auteur ne distinguait pas entre Maçonnerie ancienne et Maçonnerie moderne, de sorte que le lecteur pensait forcément que la Maçonnerie était essentiellement antireligieuse et socialement subversive; d'autre part, il attribuait à la Maçonnerie des théories et pratiques de groupes occultistes et théosophiques dont certains membres étaient Maçons. Il publia encore, avant la guerre, un ouvrage antimaçonnique en collaboration, je crois, avec un certain William Henry... qui n'était autre que M. Alec Mellor. En tout cas, que ce soit seul ou en collaboration avec Rivière, Mellor a publié des écrits anti-maçonniques sous le pseudonyme de William Henry. (Je m'excuse de certaines incertitudes, n'ayant plus sous la main aucun ouvrage ou publication de ce genre).

Je vous laisse à penser comment Guénon accueillit ces nouvelles productions de Rivière qui, au contraire, étaient vu favorablement de Tamos qui partageait les idées courantes chez les catholiques à ce sujet. Je dois avouer que, de mon côté, je ne pensais guère différemment.

Vers cette même époque, parut le livre de Marqués-Rivière, "Le Bouddhisme au Tibet", où je retrouvai tout l'essentiel du manuscrit que j'avais eu entre les mains, mais avec des modifications, ici et là, qui en changeaient complètement la signification : les sages lamaïstes devenaient de pauvres païens qu'il importait de convertir d'urgence au Christianisme. Dans le même temps, d'ailleurs, Matgioi publiait un petit livre sur Ste Thérèse de Lisieux où il était dit que les pauvres païens

d'Asie soupiraient après la "petite voie" de Ste Thérèse..... ce qui n'empêcha pas le même M. de Pouvoirville; un peu plus tard, lorsque nous rééditâmes la "Voie Métaphysique", d'en envoyer un exemplaire, avec une dédicace flamboyante... à l'archevêque de Paris! Ce qui faisait dire à Guénon que si M. de Pouvoirville était encore vivant, Matgioi était mort depuis longtemps.

Mais il faut en terminer avec Marquès-Rivière dont la carrière devait connaître d'autres péripéties.

Deux ou trois ans avant la guerre de 1939, paraissaient successivement trois livres de Marquès-Rivière : "L'Inde secrète et sa magie", "Le Yoga tantrique hindou et tibétain", "Rituel de magie tantrique". Rivière qui, cette fois, avait passé plusieurs mois dans l'Inde, avait de nouveau quitté le Christianisme et avait, paraît-il, enfin découvert aux Indes le guru qu'il lui fallait et avait senti se réveiller tout son amour de l'Asie, mais pas celui de la Maçonnerie, de sorte que, quand survint l'occupation allemande en 1940, sa place était tout indiquée dans les services antimaçonniques. Ce qui fit beaucoup de bien à son portefeuille.

Marquès-rivière collabora aux "Documents maçonniques", dirigés par Bernard Fa[[caron]], fut l'un des organisateurs de l'exposition anti-maçonnique, enfin le scénariste du film : "Forces Occultes". Rivière quitta Paris en direction de l'Est en même temps que les troupes allemandes et je n'ai jamais su ce qu'il était devenu. De plusieurs côtés, on m'a affirmé qu'il était vivant bien après la fin de la guerre, mais comme on le disait tantôt réfugié en Espagne ou en Amérique du Sud, tantôt enfermé dans un monastère japonais ou tibétain, je reste incertain quand à son sort. Rivière fut condamné à mort par contumace, ce qui a été généralement considéré comme excessif, personne ne l'ayant jamais accusé d'avoir dénoncé qui que ce soit. Son activité fut purement littéraire et documentaire.

Comment Guénon est allé en Egypte...

J'ai dû, dans ce qui précède, faire une large part à des faits de la carrière de Guénon antérieure à l'époque où je l'ai connu. D'un autre côté, j'ai dû, pour donner une vue d'ensemble du cas Marquès-Rivière, anticiper largement.

Je reprends maintenant mon exposé à l'époque des débuts du nouveau "Voile d'Isis", c'est-à-dire au commencement de 1929. Dans ce qui va suivre, je parlerai, comme témoin direct, de tout ce que j'ai vu et entendu moi-même, de ce qui m'a été écrit personnellement ou de ce dont j'ai eu connaissance par des lettres adressées à d'autres mais dont j'ai eu le texte original sous les yeux. Il n'y aura donc plus aucune part d'hypothèse dans les faits que je relaterai, mais seulement dans l'interprétation que je m'efforcerai parfois d'en donner.

Ainsi que l'a relaté Paul Chacornac (pp. 93-94), Guénon fit la connaissance, au début de 1929, d'une riche américaine, Mme Vve Dina, née Marie Shillito. Cette femme, qui devait avoir dans les 45 ans, avait épousé en premières noces un ingénieur égyptien féru d'occultisme et de métapsychie. Elle devint rapidement une admiratrice enthousiaste de Guénon. Les lettres qu'elle écrivit à celui-ci peu après

leur rencontre, si elles témoignaient d'excellentes intentions ne faisaient pas entrevoir une compréhension bien profonde, mais Mme Dina offrait de mettre sa fortune au service de la cause traditionnelle. Guénon, qui nous fit part de cette offre, à Tamos et à moi, était fort tenté de l'accepter, et nous n'avions aucune raison de l'en détourner. Cela aboutit à la création de la Librairie Véga (alors logée 15 rue Madame) et à la création d'une collection "L'anneau d'Or" qui comporterait, outre les ouvrages de Guénon, des études et des traductions de textes des diverses traditions.

C'est alors qu'il fut décidé que Guénon irait en Egypte pour rechercher, faire copier et traduire des textes islamiques. A vrai dire, il y avait fort longtemps que Guénon désirait faire ce voyage. Déjà en 1911, il avait été question d'un voyage en Egypte avec Léon Champrenaud, mais le projet n'avait pas eu de suite.

Guénon quitta donc Paris le 20 Février 1930 et, après une quinzaine de jours passés dans le midi de la France où il avait un vieil ami, le Dr Tony Grangier, il s'embarqua pour l'Egypte le 5 Mars, en compagnie de Mme Dina.

A ce moment, il semble que Guénon envisageait un séjour en Egypte d'environ trois mois, ce délai lui paraissant suffisant pour réunir les textes, trouver les copistes et les traducteurs dont il aurait ici à réviser le travail, quitte à faire ultérieurement un autre voyage.

Certains se sont demandé, alors et plus tard, pourquoi Guénon n'avait pas essayé d'aller aux Indes. On ne sait évidemment pas dans le détail ce qui s'est passé entre lui et Mme Dina, mais il est bien probable que celle-ci, qui se disait si grande admiratrice de "la belle tradition brahmanique" aurait aussi bien accompagné Guénon dans l'Inde si celui-ci en avait manifesté le désir et sans doute eût-il été d'ailleurs possible de trouver à ce voyage un motif analogue à celui du voyage en Egypte. Dix ans plus tard, il convient de le noter, Guénon aurait eu une autre occasion d'aller aux Indes s'il l'avait souhaité et il n'en profita pas. Je suis persuadé que c'était bien en Egypte qu'il voulait aller ou qu'il savait devoir aller, ce qui n'implique pas forcément qu'il voulait dès ce moment y rester.

Je l'ai déjà dit : Guénon qui m'avait demandé d'écrire le plus possible, me dit en outre, avant son départ, qu'il comptait sur moi pour veiller, en son absence, à ce qu'on tienne bien l'engagement d'éliminer certains anciens collaborateurs et à ce que les rédacteurs restants ne s'écartent pas trop de la ligne traditionnelle telle qu'elle se dégageait de ses ouvrages.

Où l'auteur parle de la tâche qui lui fut confiée par Guénon

C'était une mission bien délicate à remplir et pour laquelle j'étais bien mal préparé. Elle montre d'ailleurs à quel point Guénon, à cette époque, devait se sentir isolé.

Mission délicate en ce sens que je ne possédais aucun titre à exercer un contrôle sur le Directeur de la Revue et sur le Rédacteur en chef, et que l'un et l'autre avaient vingt ans de plus que moi. Je mis assez rapidement Paul Chacornac dans mon jeu

en rendant des services à lui-même et à la librairie (révision de ses articles d'autant plus nécessaire qu'il ignore l'orthographe la plus élémentaire, rédaction de catalogues et de la publicité pour les ouvrages de la maison). Pour Tamos, c'était plus difficile. Certes, il m'avait pris en amitié - et je le lui rendais bien - mais c'était un grand monsieur, ayant un acquis considérable dans des domaines où j'étais totalement ignorant, et possédant de plus un très fort rayonnement personnel. Je ne pouvais traiter avec lui d'égal à égal.

J'ai dit que j'étais mal préparé. Et ici je dois dissiper une illusion assez communément répandue : à fréquenter Guénon pendant 18 mois, je n'avais rien appris d'autre que ce qui était dans ses livres. Gonzague Truc a dit, fort justement, de Guénon, que son discours n'était que son oeuvre parlée. Il faut préciser : son oeuvre était déjà publiée au moment où il parlait. Je ne veux pas dire que c'était rien, bien sûr : sa présence, sa parole, ajoutaient à l'oeuvre écrite une puissance de pénétration incomparable. Sa présence, ses silences, plus encore que sa parole. Mais si on bénéficiait, à l'approcher, d'une meilleure compréhension de ce qu'il avait écrit, on apprenait rien de "nouveau". Et il restait alors, en 1929-1930, beaucoup à apprendre.

La situation au départ de Guénon pour l'Egypte

Je rappelle qu'au moment du départ de Guénon pour l'Egypte, ses ouvrages parus étaient les suivants : l' "Introduction", "Le Théosophisme", "L'Erreur spirite", "Orient et Occident", "L'Esotérisme de Dante", "Le Roi du Monde", "La Crise", "Autorité Spirituelle", "Saint-Bernard", "L'Homme et son Devenir".

C'était beaucoup, sans doute, mais il manquait tout de même quelque chose d'essentiel, il manquait la "révélation" la plus "inédite" : les articles qui ont constitué ultérieurement les "Aperçus sur l'Initiation" n'ont commencé à paraître qu'en octobre 1932.

Nous n'avions pas alors la moindre idée de trois notions qui nous apparaissent aujourd'hui comme fondamentales :

- nécessité de l'initiation
- nécessité des rites
- nécessité d'un exotérisme.

De cela, Guénon devant moi comme devant Tamos, n'a jamais soufflé mot. Je note, en passant, qu'il ne parlait jamais non plus ni de l'Islam ni de la Maçonnerie.

Sans doute, les mots "initiés" et "initiation" apparaissent bien dans l'"Erreur spirite" et dans "L'Esotérisme de Dante", mais leur sens reste très imprécis. Si imprécis que, dans l' "Erreur spirite", faisant allusion à des influences fort suspectes, Guénon écrivait qu'il y a des initiés de bien des sortes.

Sans doute, il est bien fait allusion aux rites dans une note de "L'Homme et son Devenir", mais d'une façon telle qu'on était tenté de les tenir pour chose bien secondaire sinon négligeable.

Ou l'auteur parle de la "nécessité de l'exotérisme"...

Quand à la nécessité de l'exotérisme, la question, comme chacun le sait, ne fut abordée qu'en 1947, sur ma demande.

Une question doit, ici, se présenter à l'esprit des "guénoniens" de 1963 : comment vous représentiez-vous les conditions d'une réalisation spirituelle ?

Je peux dire que, pour Tamos, comme pour moi et quelques autres, les choses se présentaient ainsi :

Tout d'abord, nous avions la notion d'une des conditions de l'initiation, celle que Guénon appellera la "qualification" et que nous nous attribuions généreusement. Nous pensions que certains individus ont, de naissance, une disposition naturelle qui se manifeste par un manque d'intérêt pour les choses de ce monde, par un besoin de spiritualité, par un désir de se rapprocher de Dieu, par un désir de connaissance aussi, qui les distingue de la foule des croyants qui, par le moyen des sacrements et des bonnes oeuvres, entendent s'assurer une protection dans ce monde et un sort posthume favorable.

Nous avions aussi la notion d'une autre condition : celle de l'effort personnel, sous un double aspect négatif et positif. Négatif en ce sens que nous nous efforcions au détachement et que nous menions, autant qu'il est possible quand on vit dans ce monde, une vie ascétique. Positif en ce sens que nous consacrons toutes nos forces à l'étude des textes traditionnels, à la réflexion, à la méditation.

Et nous introduisons une autre notion qui, elle, n'apparaîtra pas chez Guénon, celle de la "gr,ce". Car nous n'avons jamais pensé que des résultats pouvaient être obtenus par les seuls efforts des individus. Ces efforts ne pouvaient représenter qu'un "appel" et une préparation auxquels pouvait répondre le don gratuit de l'illumination. La prière n'était nullement exclue de notre existence, mais la participation intégrale à une forme traditionnelle déterminée ne nous apparaissait pas comme impérative. Cette participation que nous ne pouvions pas ne pas constater chez les mystiques nous apparaissait comme une méthode moins "intellectuelle" que la nôtre. D'une certaine manière, nous étions des traditionalistes sans tradition, ni religieuse ni initiatique !

On peut comprendre maintenant que si l'article de Marquès-Rivière sur "Le danger des plans magiques" m'avait un peu inquiété par ses "pointes" anti-orientales, la recommandation d'une voie mystique me paraissait chose toute naturelle, d'autant plus que Rivière faisait état de la "protection" qu'assure le fait d'être "encadré" dans une organisation telle que l'Eglise, ce qui semblait de nature à prévenir contre les déviations et les divagations auxquelles sont exposés les mystiques indépendants (genre Sédir deuxième manière).

Sur l'attitude de Guénon à l'égard des problèmes posés par la Maçonnerie

Si l'article sur "Le danger des plans magiques" m'avait valu, de la part de Guénon, des reproches que je comprenais dans une certaine mesure, mais dans une certaine mesure seulement, son indignation devant la publication de "La trahison

spirituelle de la Franc-Maçonnerie" me fut tout à fait incompréhensible. Et comment eût-il pu en être autrement ? S'il était, à mes yeux comme à ceux de Tamos, une organisation animée d'un esprit anti-traditionnel et ayant une activité anti-traditionnelle, c'était bien la Maçonnerie. Il faut d'ailleurs noter que ce que Guénon lui-même en avait dit jusque là n'était pas de nature à nous en donner une idée favorable. Dans le "Théosophisme", les Maçons et les Rites maçonniques (sans doute "irréguliers", mais comment aurions-nous pu faire la différence ?) dont il est question ont partie liée avec des organisations occultistes ou avec la Sté Théosophique; dans l' "Erreur spirite" il est fait allusion à la haute maçonnerie allemande du XVIIIe siècle comme étant adonnée aux évocations magiques, et les articles du "Sphinx" dans la "France Anti-maçonnique" donnent, pour la même époque, l'impression d'un affreux grouillement de charlatans et de sorciers. Sans doute les allusions à certains hauts-grades écossais dans "L'Esotérisme de Dante" présentent ceux-ci sous un jour plus favorable encore qu'ils permettent de penser que les auteurs de ces grades ont tout bonnement pillé dans ce qu'ils ont pu connaître de l'hermétisme. Et, en tout cas, cela ne changeait rien à l'action réelle de la Maçonnerie latine contemporaine qu'attaquait Marquès-Rivière.

Tamos se proposait de faire du livre de Rivière une recension évidemment favorable. Guénon averti, nous fit savoir son désir formel que nous nous abstenions de toute incursion dans le domaine maçonnique car il était seul en mesure de traiter des questions de cet ordre. Tamos s'inclina devant cet "ultimatum" et comme il n'était pas possible que Guénon publie dans la revue un compte rendu trop défavorable sur le livre d'un auteur qui, quelques mois auparavant, était au nombre de nos collaborateurs, le livre de Rivière fut passé sous silence. Tamos et moi ne fûmes pas convaincus pour autant.

Conflit entre Guénon et Tamos...

Certes, Guénon avait mille fois raison quand il disait être le seul des collaborateurs à pouvoir traiter de la Maçonnerie, peut-être était-il le seul homme au monde à pouvoir le faire publiquement. Mais il avait cent fois tort de s'irriter et de nous traiter comme si nous étions affligés d'un parti-pris incompréhensible. Aussi longtemps qu'on n'a pas défini la transmission initiatique comme la condition sine qua non d'une réalisation spirituelle intégrale, et aussi longtemps qu'on a pas - sinon démontré - du moins affirmé que la Maçonnerie contemporaine détient toujours cette transmission, on ne peut demander à quelqu'un d'admettre qu'en dépit de l'action anti-traditionnelle des Maçons, la Maçonnerie doit être défendue envers et contre Tout ? Or, cela Guénon ne devait le faire que dix-huit mois plus tard.

Ce premier conflit entre Guénon et Tamos fut bientôt suivi d'un autre portant sur une question d'ordre plus général. A l'occasion d'un ouvrage assez quelconque, "Les problèmes de la vie mystique" de Roger Bastide, Tamos avait écrit un article duquel il ressortait que, tout en faisant la distinction entre formes inférieures et formes supérieures de la mystique, il identifiait voie mystique et réalisation

spirituelle. Il ne faisait en cela que se conformer à un usage commun à tous les auteurs occidentaux qui ont traité des degrés de la vie spirituelle.

Guénon protesta de nouveau et, pour mettre les choses au point, écrivit un article "Magie et mysticisme" qui forme aujourd'hui le Chapitre II des "Aperçus sur l'initiation". Ce texte qui peut se comprendre aujourd'hui, incorporé à un ouvrage où il est précédé d'un chapitre "Voie initiatique et voie mystique" et suivi d'autres développements, ne pouvait se comprendre, à l'état isolé, de la même façon.

Ignorant tranquillement les distinctions d'usage entre les différentes formes de la mystique, Guénon assimilait ce qu'il appelait le "mysticisme" et englobait sous ce terme tous les "mystiques", à une recherche de "phénomènes" répondant à une aspiration similaire à celle des amateurs de magie.

C'était raide. Et cette fois, c'était nous - je veux dire Tamos et moi et Tamos plus que moi - qui étions portés non sans quelque apparence de raison - à accuser Guénon de parti-pris. Je ne veux pas entrer ici dans une discussion de la position Guénon à l'égard du mysticisme, me proposant de consacrer à ce sujet une étude spéciale, mais on peut déjà comprendre l'effet déplorable de cet article sur des lecteurs chrétiens. Pour nous, qui avons connaissance de son attitude au sujet du livre de Marquès-Rivière, ce dédain marqué à l'égard de ce que nous considérons comme les degrés les plus élevés de l'état de chrétien, joint à une défense au moins implicite de la Maçonnerie anti-chrétienne, pouvait difficilement apparaître autrement que comme un signe d'hostilité foncière au Christianisme, pour le moins au Christianisme post-médiéval. Les indices ne manquaient pas, dans le reste de l'oeuvre de Guénon, qui pouvaient faire penser que son oeuvre tendait, sinon à "islamiser l'Europe" comme devait le proclamer plus tard un de ses admirateurs... provisoires, mais à "orientaliser l'Occident". Les pages relatives au rôle possible de l'Eglise dans une restauration traditionnelle apparaissaient alors comme des précautions oratoires ou reflétant une position maintenant dépassée. Peu après, à l'occasion de la publication du "Symbolisme de la Croix", nous apprenions que Guénon était musulman depuis 1911, ce qui, bien certainement, peu de personnes savaient alors, même parmi celles qui, tel Patrice Genty, connaissaient Guénon depuis plus de vingt ans.

Je n'ai pas besoin de dire combien cette nouvelle devait renforcer les méfiances de Tamos et combien elle devait me troubler. Ou plutôt si, il faut bien le dire, car ceux qui avaient découvert Guénon il y a dix ou quinze ans peuvent avoir quelque difficulté à se mettre à notre place. Certes, nous ne mettions pas en question les notions de Tradition primordiale, de Révélation primitive, nous admettions que les traditions de l'antiquité classique, comme aussi le Celtisme en avaient toutes conservé le dépôt plus ou moins complet; nous admettions qu'il en était encore de même de l'Hindouisme et du Taoïsme; nous admettions très bien que ces dernières Traditions, dans tel ou tel domaine de la connaissance aient conservé davantage que le Christianisme et inversement (pour ma part, j'ajoutais à l'Hindouisme et au Taoïsme, le Judaïsme que Tamos semble avoir considéré comme périmé depuis

l'avènement du Christianisme; il professait d'ailleurs à l'égard de la Kabbale qu'il ne connaissait pas une méfiance provenant d'un antisémitisme plus ou moins conscient). Mais l'Islam, dont nous savions rien de plus que ce qu'en savait alors un Français moyen, nous apparaissait, sinon comme une hérésie empruntant au Judaïsme et au Christianisme, du moins comme un Christianisme diminué par la négation de la divinité du Christ. Il ne faut pas oublier que notre conviction de l'existence d'une tradition primordiale provenait principalement de l'étude des travaux érudits chrétiens (catholiques et protestants) dont j'ai mentionné quelques-uns au début de ces souvenirs. Or, ces érudits prenaient leurs éléments de concordance entre le Christianisme et les autres traditions dans toutes les religions de l'Ancien et même du Nouveau Monde... sauf dans l'Islam qui, aux yeux de ces érudits, ne pouvait être qu'une hérésie plus répandue que d'autres.

Tamos abandonne le poste de "rédacteur en chef" du "Voile d'Isis"

Dès lors, Tamos estima ne plus pouvoir collaborer avec Guénon. En tant que rédacteur en chef du "Voile d'Isis", il se sentait plus ou moins responsable de ce que publiait Guénon. D'autres choses, d'importance secondaire, comme les polémiques avec Paul Le Cour et la R.I.S.S., agaçaient Tamos qui n'en voyait pas la raison d'être, et indisposaient le craintif Chacornac. Je trouvai un jour ce dernier très monté contre Guénon et disposé à renoncer à sa collaboration, pour ne pas perdre celle de Tamos qui estimait la coexistence impossible. J'avertis alors Chacornac que, si la revue se séparait de Guénon, je me retirerais, car, malgré mon amitié et mon respect pour Tamos, son apport ne me paraissait pas pouvoir être mis en balance avec l'oeuvre de Guénon et mon désaccord avec ce dernier sur certaines questions ne m'empêchait pas de constater le caractère unique et irremplaçable de son apport doctrinal. D'autre part, il faudrait s'attendre à voir se retirer deux collaborateurs "guénoniens" qui avaient fait leur apparition dans le courant de 1930-31, René Allar et André Préau. Ce dernier surtout étant trop attaché à Guénon pour demeurer là où Guénon ne serait plus. Je compris que Tamos avait compté que je resterais avec lui et se proposait de compléter les Nos avec des réimpressions de textes hermétiques et "mystiques" (notamment de Boehme et de son école). Mais je ne me laissai pas convaincre : la "prise" de Guénon (qu'elle qu'en fût la nature exacte) était trop forte. Chacornac s'inclina et Tamos résigna ses fonctions après avoir publié jusqu'en Décembre 1931 une importante série d'articles qui me firent regretter la cessation de sa collaboration régulière. Il donna encore quelques articles de loin en loin, puis s'abstint entièrement si on met à part sa traduction partielle du livre de Tilak, "The Artistic Home in the Vedas". La direction effective de la revue retomba dès lors entièrement sur moi.

Divergences de l'auteur au sujet de l'influence de Guénon

La retraite de Tamos nous fit perdre un certain nombre de lecteurs qui s'étaient attachés à lui plus qu'à Guénon et qui, sans doute, furent perdus pour la cause traditionnelle, la revue s'orientant de plus en plus et n'apportant pour ainsi dire

plus d'articles traitant directement de la tradition chrétienne. Cet "orientalisme" quasi exclusif devait être un grand obstacle à sa diffusion ultérieure et je crois que c'est regrettable.

Je ne peux m'empêcher de penser que bien des désaccords auraient pu être évités si Guénon s'était expliqué plus tôt sur certains sujets, fut-ce en privé et à titre confidentiel s'il estimait que le moment de la divulgation n'était pas encore venu, et notamment sur la question de l'initiation qui commandait - et expliquait - tout le reste. La conception de l'initiation, telle qu'il l'a exposée par la suite, expliquait son attitude à l'égard de la Maçonnerie, son propre rattachement à l'Islam et, dans une certaine mesure, sa position à l'égard du mysticisme. Mais, là, dans une certaine mesure seulement, car la position de Guénon continue à me paraître indéfendable, au moins quand à la forme. Dans un but d'apaisement, Tamos avait fait paraître une note dans laquelle il justifiait sa terminologie et disait "Nous sommes d'accord sur le fond". Mme Denis-Boulet, sur ce point, a entièrement raison lorsqu'elle écrit : "Mais ce n'est pas vrai, car alors c'est Guénon qui aurait dû le dire".

Il faut dire toutefois que Guénon pensait primitivement ne quitter la France que pour trois mois et il est probable que s'il était revenu dans ce délai les questions auraient pu être débattues de vive voix entre lui, Tamos et moi.

Mais les choses avaient tourné différemment. Au terme des trois mois, Mme Dina était revenue en France, laissant Guénon poursuivre en Egypte le travail entrepris et qui s'était révélé demander plus de temps qu'on ne l'avait pensé tout d'abord. Au bout de peu de temps, nous apprenions que Mme Dina venait d'épouser un certain Ernest Britt dont elle avait fait connaissance chez le Dr Rouhier, directeur commercial des Editions Véga. Britt était un veuf d'une soixantaine d'années, ayant eu plusieurs enfants de son premier mariage. Il appartenait à un groupe d'occultistes du genre "scientifique" qui comprenait entre autres Oswald Wirth, Pierre Vincenti (Piobb, auteur du "Secret de Nostradamus" et d'un "Formulaire de Haute Magie"), Francis Warrain et le Dr Rouhier, tous très hostiles à Guénon. Quelques mois encore passèrent et Guénon cessa de recevoir des nouvelles de Mme Dina et bientôt de recevoir les appointements qui avaient été prévus. Sur les instances de son mari, Mme Dina céda la librairie au Dr Rouhier qui fit savoir à Guénon qu'il ne poursuivait pas la collection projetée et qu'il se bornerait à publier "Les états multiples de l' tre".

Guénon décide de rester en Egypte...

Guénon nous fit alors savoir qu'il resterait en Egypte jusqu'à nouvel ordre. Plus tard, j'appris qu'il y était presque sans ressources et qu'il n'aurait même pas eu les moyens de payer son retour en France. Ce motif ne m'a jamais paru décisif car il avait des amis qui n'auraient pas refusé de lui faciliter son retour s'il s'était expliqué franchement à ce sujet. Ce n'est que deux ans plus tard que, sur mon intervention, la situation de Guénon devint moins difficile.

Sur René Allar et André Préau

J'ai mentionné tout à l'heure René Allar et André Préau qui furent les premiers "guénoniens" de stricte observance à venir renforcer l'équipe du nouveau "Voile d'Isis". Je les ai beaucoup fréquentés entre 1931 et 1936-37, mais nos relations sont toujours demeurées strictement sur le plan intellectuel; il n'y a jamais eu d'intimité entre nous et, par suite, je sais peu de choses à leur sujet. René Allar, de nationalité belge, était, de son métier, correcteur d'imprimerie; André Préau était un fonctionnaire français détaché à la Commission des réparations en Allemagne. Seul, ce dernier avait connu personnellement Guénon au cours de ses séjours en France. Il y revint définitivement à la fin de 1930. Je n'ai jamais su comment Allar et Préau avaient eu connaissance de l'oeuvre de Guénon. Quand je les ai connus, l'un et l'autre s'étaient mis à l'étude du sanscrit et Préau avait des notions de chinois. Leur connaissance de l'anglais leur permettait de profiter des travaux des orientalistes anglais très importants en ce qui concerne la tradition hindoue (travaux d'Arthur Avalon, traduction des Brahma-s[[cedilla]]tras, etc...). Préau, qui possédait une parfaite connaissance de l'allemand, put bénéficier aussi des traductions allemandes de textes taoïstes. L'un et l'autre purent ainsi donner au "Voile d'Isis" des traductions et des études remarquables sur les traditions de l'Inde et de la Chine.

Apparition de Frithjof Schuon

En 1933, l'équipe s'augmenta de Frithjof Schuon qui nous envoya de Mostaganem où il venait d'être rattaché à la tariqah Alaoui, un premier article sur "L'aspect ternaire de la tradition monothéiste", qui fut suivi d'un certain nombre d'études fort utiles sur la tradition islamique si peu connue alors des lecteurs de Guénon. Dans le même temps, j'entreprenais de réimprimer les articles et traductions d'Abdul-Hadi publiés autrefois dans "La Gnose" et dont l'étude, jusque là négligée, avait fini par m'intéresser à l'Islam. Ainsi se trouvait constituée une équipe suffisamment "productive" pour alimenter la revue. Estimant que j'avais beaucoup à apprendre plutôt qu'à enseigner, j'espaçai ma propre collaboration pour la cesser presque complètement dans les années qui précédèrent immédiatement la guerre.

L'auteur évoque la mission d'intermédiaire que lui confie Guénon

Les occupations ne me manquaient pas pour autant.

Tout d'abord, Guénon en Egypte se trouvait dans l'impossibilité de se tenir personnellement au courant de ce qui se publiait - voire de ce qui se passait - dans les milieux dont il estimait la "surveillance" indispensable, soit pour prendre position publiquement, soit pour son information personnelle, à savoir les milieux occultistes et théosophistes, milieux antimaçoniques et antisémites. On recevait, certes, chez Chacornac, un certain nombre de revues, mais qui étaient fort loin de représenter la totalité de ce qui paraissait. Diverses demandes pressantes de la part de Guénon me firent comprendre qu'il comptait sur moi pour découvrir, me procurer et dépouiller pour lui tout ce qui ne lui était pas transmis par Chacornac. C'était, pour une part, l'obligation de lire quotidiennement des journaux -

quotidiens comme l'"Action Française", "L'Ami du Peuple" de François Coty (où il y eut, pendant des mois un beau déballage de linge sale entre deux groupes d'anti-maçons), de lire tous les hebdomadaires de tendance "fasciste" comme "Gringoire", "Je suis partout", "Choc"; pour une autre part qui n'était pas la plus simple ni la plus agréable, de dénicher des publications plus ou moins confidentielles et parfois de faire bavarder leurs auteurs ou éditeurs. C'est ainsi que je fus amené à rencontrer l'abbé Jouin, l'abbé Duperron, à fréquenter quelque peu l'officine pro-hitlérienne de Fernand Sorlot qui édita la première et la seule traduction française de "Mein Kampf".

Il y avait, en plus, la correspondance et les rendez-vous avec les lecteurs qui demandaient des renseignements, des directives pour leurs lectures, des indications d'ordre bibliographique. Et je tenais Guénon au courant, lui parlant des individualités que me paraissaient dignes d'intérêt. Il en résultait, avec Guénon, une correspondance bientôt bi-hebdomadaire.... et parfois tri-hebdomadaire.

Je lisais évidemment tous les manuscrits envoyés à la revue, avec l'agréable mission de retourner avec des considérations plus ou moins entortillées ceux qu'on ne pouvait accepter.... ce qui me fit beaucoup d'amis...! Mais il y avait aussi les discussions avec les collaborateurs pour la mise au point de leurs textes, discussions d'idées, mais aussi de forme. Presque tous les articles de Schuon, de 1933 à 1939, furent retouchés, parfois réécrits en partie par Préau et moi. Je ne parle pas de ceux de Patrice Genty qui m'arrivaient généralement sous forme de notes sans coordination ! Préau, heureusement, s'était chargé de la "surveillance" des publications orientalistes françaises, anglaises et allemandes.

Pendant ce temps, Guénon était accablé par la correspondance avec les nombreux lecteurs qui lui écrivaient pour des raisons plus ou moins valables. Il répondait à tous sans distinction, même aux plus bornés et aux extravagants : "Je ne me sens pas le droit, m'écrivait-il un jour, de ne pas répondre si ce n'est quand les gens m'écrivent des choses absolument folles". J'ajouterai : et encore ! car j'ai vu de ses réponses à des gens complètement déboussolés qui me persécutaient aussi.

La situation matérielle de René Guénon en Egypte

La collaboration au "Voile d'Isis" était, bien entendu, bienveillante pour tous. Une seule exception : Guénon touchait 100 frs par mois par article, ceci jusqu'à la guerre. En principe Paul Chacornac devait lui envoyer l'argent tous les trois mois, mais comme celui-ci à toujours éprouvé de douloureux déchirements lorsqu'il devait se dessaisir de la moindre somme d'argent, les mandats se faisaient attendre. Je reçus un jour de Guénon une lettre à la fois angoissée et irritée dans laquelle il me demandait d'intervenir immédiatement auprès de Chacornac pour qu'on lui adresse d'urgence la somme qu'on lui devait : "Je n'ai d'autres ressources, écrivait-il, que mes droits d'auteur et ce que m'envoie Chacornac, et songez que mes frais de correspondance représentent plus du double de ce que je dépense pour ma nourriture".

Je n'avais jusqu'alors qu'une idée fort vague de la situation matérielle de Guénon. Je me rendis compte à la lecture de la lettre qu'il ne s'agissait pas seulement d'obtenir de Chacornac des versements réguliers. Je fis aussitôt part de mes inquiétudes à Préau et nous décidâmes d'alerter quelques amis jouissant d'une certaine aisance. L'un d'eux partit aussitôt pour le Caire où il trouva Guénon dans une misérable chambre et visiblement sous-alimenté.

Notre ami proposa tout d'abord à Guénon de le ramener en France, ce que nous souhaitions tous, mais il se heurta à un refus formel : Guénon entendait ne pas retourner en Europe sinon, un jour ou l'autre, pour un bref voyage qui lui permettrait de régler certaines affaires. Il accepta, non sans peine, une aide financière immédiate et un accord pour une aide continue : il donnerait deux articles par mois au lieu d'un, et ces articles lui seraient payés par Chacornac à un taux plus élevé. Je ne sais s'il a su ou soupçonné que le prix des articles serait en réalité, versé à Chacornac par les amis. D'autres appuis survinrent, par la suite, que Guénon semble avoir accepté plus volontiers parce qu'ils venaient de musulmans. Toutefois, s'il eut une existence décente, il connut les difficultés matérielles jusqu'à sa mort.

Les révélations de l'auteur sur Paul Vulliaud

Avant d'aborder une nouvelle période qui commence avec le retour en France de Frithjof Schon après son second séjour en Algérie, je veux dire quelques mots d'une individualité à la fois remarquable et décevante que j'ai connu à partir de 1931, et dont l'oeuvre a joué un rôle non négligeable, mais vingt ans plus tard, dans certain prolongement de l'oeuvre de Guénon. Je veux parler de Paul Vulliaud.

C'est Patrice Genty qui me présenta à Vulliaud qu'il connaissait déjà depuis plusieurs années. Que représentait pour Vulliaud, catholique membre d'un tiers-ordre, la fréquentation de Patrice Genty, alias "T Basilide" patriarche d'une église gnostique, ce que Vulliaud n'ignorait sûrement pas ? Je n'en sais trop rien. Genty témoignait à Vulliaud beaucoup de respect et d'admiration, et c'était là choses auxquelles ce dernier n'était pas insensible. D'un autre côté, Vulliaud, qui songeait à un livre sur l'occultisme au XIXe siècle - livre qu'il a fini par écrire mais qui ne fut pas publié - n'était sans doute pas fâché d'avoir certains renseignements par Genty, qui avait fréquenté l'école Papus. Il est certain que, de 1906 à 1940 au moins, il y a toujours eu des canaux de communication entre "traditionalistes" orthodoxes et hétérodoxes, et il faut bien dire que ces relations créaient une zone trouble dans laquelle il n'était pas toujours aisé de distinguer qui était d'un côté et qui était de l'autre. Et je crois que cela explique que les catholiques, en général, aient témoigné une méfiance presque égale aux uns et aux autres. Pourtant, il est clair qu'il faut bien avoir connu à un moment quelconque ce qu'on se propose de combattre, et les écrits publiés ne suffisent pas toujours pour cette connaissance. Pour ma part, je me suis efforcé de couper tout contact de ce genre depuis la mort de Guénon, estimant vain de continuer indéfiniment ce genre de combat et étant persuadé que les dangers les plus sérieux ne viennent plus de l'occultisme ou des "petites églises".

Mon départ des E.T. a rendue totale cette rupture qui correspond à mes goûts en même temps qu'à une opportunité.

Quand je rencontrai Vulliaud, c'était un homme d'une cinquantaine d'années qui avait derrière lui une oeuvre considérable : deux livres de jeunesse : le "Destin mystique", recueil de six études sur les Pères de l'Eglise (notamment Origène et Clément d'Alexandrie) et sur les mystères grecs, et "L'ésotérisme de Léonard de Vinci". L'essentiel était représenté par trois ouvrages de sa maturité : "La Kabbale Juive", "Le Siphra-di Tzeniutha" et "Le Cantique des Cantiques d'après la Tradition Juive".

J'éprouvai deux surprises de prime abord. La première fut d'apercevoir dans son bureau... un buste de Napoléon et une collection de soldats de plomb en uniforme du 1er Empire ! La seconde fut d'entendre dire que sa vraie vocation n'était pas celle d'hébraïsant et d'étudiant de la Kabbale, mais celle de peintre et de sculpteur. Mais il ne dit pas quel "accident" fit de lui un des meilleurs hébraïsants français....

S'il était traditionnel à certains égards, Vulliaud était à la pointe du "progrès" à d'autres points de vue. Il avait été du "Sillon" et, après la condamnation de ce mouvement, il était resté dans le camp démocrate chrétien et collaborait à "L'Aube" qui représentait alors la gauche catholique. Il était de ces gens qui croient aux bienfaits de 1789, qui regardent avec horreur 1793, comme si le second n'était pas la suite logique du premier, et qui vénèrent Bonaparte parce qu'en terminant la révolution il en a sauvé les "conquêtes". Sa conception de l'histoire était celle de tous les Occidentaux modernes, je veux dire qu'elle était progressiste. Vulliaud reconnaissait bien l'existence de la "Tradition perpétuelle et unanime" (c'est d'ailleurs à l'un de ses articles des "Entretiens idéalistes" que j'ai emprunté cette expression pour définir le programme des E.T.) mais le Christianisme en était l'expression la plus parfaite, la forme définitive, et constituait, à ses yeux, le moteur même du progrès pour une humanité à laquelle il attribuait un avenir illimité.

Rien n'était plus étranger à la pensée de Vulliaud que la théorie des cycles cosmiques, rien de plus étranger que l'idée de la "fin du monde" ou même de la "fin d'un monde" au sens où Guénon l'entendait. La présence de l'Apocalypse dans le canon chrétien ne l'embarrassait pas : ce n'était pour lui qu'un pamphlet anti-romain, entendons par là que ce texte se rapporte à des événements passés; il marque la fin d'une époque qui, après avoir vu sombrer la nationalité juive verra s'anéantir la puissance de la Rome des Césars qui ne subsiste que par la force de ses armées. Le Règne de Dieu, pour Vulliaud, c'était sur notre terre, pour notre humanité qu'il devait s'établir, par l'amour, la justice sociale, etc...

C'était évidemment pour son oeuvre d'hébraïsant que Vulliaud m'intéressait et, à l'époque où je fis sa connaissance, je pensais, comme beaucoup de ses lecteurs, que c'était à cette oeuvre qu'il allait se consacrer tout entier. Telle n'était pas son intention. Il me dit lui-même qu'après la publication de son Siphra-di-Tzeniutha, un riche autrichien lui avait offert de le libérer de tout souci matériel pour lui permettre

de traduire les deux Idroth, une mensualité lui serait versée aussi longtemps qu'il lui serait nécessaire et aucun délai n'était fixé. "Je n'ai pu accepter, me dit Vulliaud, car, bien qu'aucune condition ne me soit imposée, je me sentrais moralement obligé de ne travailler qu'à cette traduction, et j'ai bien d'autres projets". Ces projets, c'était son ouvrage sur les Evangiles, mais aussi un livre sur Liszt, un autre sur Léon Bloy, un autre sur les occultistes, une étude sur Mme Récamier, etc.....

Au début de nos relations, Vulliaud me témoigna beaucoup de bienveillance; il me donna des Nos devenus introuvables de son ancienne revue "Les Entretiens idéalistes" et les Nos du "Mercure de France" auxquels il avait collaboré. Là-dedans, il y avait de tout : des articles sur Louis XVII comme sur Bossuet, sur Savonarole comme sur les Sociétés secrètes chinoises, sur Origène comme sur les socialistes de 1848. En me remettant le paquet, il me dit avec une visible fierté : "Je suis le dernier des grands polygraphes". Ce n'était pas précisément ce que je cherchais.

J'essayai naturellement d'obtenir de Vulliaud des études ou des traductions de textes sur la Kabbale, ce fut vain. Il nous autorisa, au nom d'Emile Lafuma, à reproduire la correspondance de Jean de Pauly avec ce dernier et quelques fragments d'études élaborés par le traducteur du Zohar. L'ensemble, que j'ai réuni ensuite en volume, n'est pas dépourvu d'intérêt, mais reste tout de même d'importance mineure. Entre temps, Vulliaud avait écrit, Dieu sait pourquoi !, une étude sur "Spinoza d'après les livres de sa bibliothèque" qu'aucun éditeur n'acceptait. Il me demanda de publier ce travail dans le "Voile d'Isis" et d'en faire un tirage à part. Ni Chacornac ni moi n'étions enchantés de cette demande, le travail en question n'ayant qu'un rapport lointain avec le programme de la revue. Mais nous nous laissâmes faire, Vulliaud ayant promis, en compensation, de nous donner ultérieurement des études sur la Kabbale..... qui ne vinrent jamais. Il vint seulement des traductions de Psaumes dont les notes philologiques ne sont pas sans intérêt, mais qui ne représentaient pas ce que j'avais cru pouvoir attendre de l'auteur de "La Kabbale Juive".

En fait, quand je rencontrai Vulliaud, son oeuvre était déjà terminée, mais je ne pouvais alors m'en douter, puisqu'il était dans la force de l'âge. Ma déception fut grande, mais espérant toujours obtenir quelque travail intéressant, je ne rompis pas les relations jusqu'au jour où Vulliaud profita du fait que nous étions seuls (habituellement, je venais chez lui en compagnie de Genty) pour mettre la conversation sur Guénon et se plaindre de la place que celui-ci prenait dans la revue. Je répondis qu'il ne tenait qu'à lui, Vulliaud, de prendre une plus grande place que celle qu'il y tenait et que ce n'était pas faute d'avoir été sollicité par moi de nous donner des travaux correspondant à notre programme et dont il était certainement fort capable. Il me dit alors que ce qu'il nous reprochait était de nous en tenir à un programme aussi "restreint" (en effet, il embrassait seulement toutes les traditions d'Orient et d'Occident !). Si nous étions moins exclusifs, il pourrait nous donner quantité d'articles intéressants. Ainsi, dit-il en étendant la main vers un cahier, je viens de finir une étude sur Mme Récamier. Devant mon air ahuri, il

ajouta : "il y a aussi de l'ésotérisme là-dedans". Je ne pus y tenir; assez irrespectueusement et assez sottement, je l'avoue, - ce n'est pas dans ma manière de "faire de l'esprit" - je lui dis d'un trait : "Je sais bien qu'il y avait quelque chose de fermé chez Mme Récamier et qu'elle était, comme l'Agarttha, inviolable ainsi que M. de Chateaubriand en a fait la pénible expérience !". Vulliaud éclata : "Vous n'êtes qu'une petite chapelle dont l'idole est M. Guénon qui vous a envoûtés avec ses histoires d'initiation et d'ésotérisme, un insolent qui croit tout savoir". Je répondis que j'étais surpris de l'entendre parler sur ce ton d'un homme qui ne manquait jamais une occasion de citer avec éloge les travaux de M. Vulliaud. "Ne croyez pas cela, dit-il, je sais ce que je dis : il a fait dans une revue italienne un compte-rendu de ma Kabbale et il s'est permis des critiques, alors que personne au monde n'avait qualité pour critiquer cet ouvrage". (Plus tard, j'ai eu connaissance de ce compte-rendu qui, comme je m'y attendais, présentait le livre de Vulliaud de la façon la plus favorable, mais il signalait des lacunes et regrettait le ton du chapitre sur la Maçonnerie). Il ajouta : "Je vous le dis c'est un arriviste, un charlatan et un homme louche". Cette fois, je n'avais plus envie de rire, et lui demandai de bien vouloir s'expliquer sur les deux dernières qualifications (pour la première, je savais, hélas, à quoi m'en tenir sur l'arrivisme de Guénon). "Eh bien, me dit-il, est-ce que son "Roi du Monde" n'est pas une fumisterie gr,ce à laquelle il veut se faire passer pour un envoyé d'un centre mystérieux ?". Et sur ce dernier qualificatif il refusa obstinément de s'expliquer sous prétexte de.... charité chrétienne. Qui se serait douté qu'il était si largement pourvu de cette vertu ? Je me levai là-dessus en disant que nous n'avions plus rien à nous dire. Et c'est ainsi que se terminèrent mes relations avec Vulliaud.

Je fis part de ma conversation à Patrice Genty qui me dit que Vulliaud était envieux de Guénon parce que celui-ci avait des "disciples" (ce qui n'était vrai qu'en prenant le mot au sens large), que, lui Vulliaud, n'en avait pas et qu'il avait vu en moi un disciple possible. J'avoue n'avoir jamais compris comment on aurait pu être le "disciple" d'un tel homme.

Ajouterai-je que, de son côté, le brave Genty ne m'a jamais pardonné d'avoir refusé d'être "évêque gnostique" et son "coadjuteur" avec promesse de succession ?

Après avoir mûrement réfléchi, je crois comprendre ce que Vulliaud voulait dire en parlant de Guénon comme d'un homme louche. Il est clair que, si on n'admet pas que Guénon était chargé d'une "mission" qui impliquait investigation dans les différents milieux à prétentions traditionnelles justifiées ou non, son appartenance successive et parfois simultanée aux milieux les plus opposés peut légitimement sembler inquiétante : évêque gnostique et Maçon collaborant à une revue antimaçonnique, musulman collaborant à une revue pour le rayonnement du Sacré-Coeur, etc... il faut reconnaître que cela offrait un beau champ de malveillance.

Vulliaud est mort peu après la guerre. Le médecin qui l'avait soigné en ses dernières années, le Dr Hunwald, m'a dit : il est littéralement mort de faim.

Je me suis laissé aller à conter des anecdotes, et, de fait, quand il m'arrive de penser à Vulliaud, je ne trouve dans ma mémoire que des anecdotes. A le fréquenter, je n'ai rien appris de plus qu'à lire son oeuvre. Peut-être se serait-il ouvert si j'avais manifesté pour sa personne une admiration sans réserve. Je n'en sais rien. Peut-être n'avait-il rien de plus à dire dans l'ordre de choses qui m'intéressait.

J'ai dit plus haut que la conversation de Guénon n'apprenait rien de nouveau, mais quelle différence entre la "présence" de celui-ci et celle de Vulliaud ! La présence de Guénon, qu'il parlât ou qu'il se tût, était "illuminatrice". Celle de Vulliaud était dispersante et déprimante, du moins à l'époque où je l'ai connu. L'homme était aigri, acerbe, empressé à abaisser ce qui n'était pas lui, remâchant des déceptions et des rancunes à l'égard d'éditeurs ou de critiques.

Une seule fois, à force d'insistance, j'ai obtenu une réponse à une question. Je demandais si on savait quelque chose des méthodes de réalisation chez les Kabbalistes. Vulliaud parut d'abord ne pas comprendre ce que je voulais dire, puis quand je me fus expliqué en prenant pour exemple les procédés du yoga, il se mit à rire et dit qu'il pouvait y avoir des déséquilibrés et des charlatans partout, mais que les vrais kabbalistes ne faisaient usage ni de postures spéciales, ni de concentrations sur tel symbole ou telle partie du corps, qu'ils se bornent à prier comme tout le monde et à méditer la Thora. Nous avons raison de penser que ce n'est pas si simple.

L'homme, mais l'oeuvre ? Les quatre grands livres : "La Kabbale Juive", "Le Siphra-di-Tzéniutha", "Le Cantique des Cantiques", "La Clé traditionnelle des Evangiles" ? Décevants certes, par l'abus d'érudition. L'auteur tient à prouver qu'il a lu tout ce qu'on a écrit sur son sujet, il ne nous fait grâce d'aucune opinion émise par le plus obscur grimaud de lettre. Décevants par leurs lacunes : alors que des chapitres entiers sont consacrés au "sottisier" occultiste et à la Franc-Maçonnerie à laquelle Vulliaud n'a rien compris, des questions essentielles comme l'anthropologie kabbalistique n'ont même pas été abordées. Irritants par le ton de persiflage qui règne d'un bout à l'autre de ces quatre ouvrages, par l'injustice évidente de certaines appréciations.

Cela dit, sans indulgence, il faut ajouter, avec la plus grande force, que l'oeuvre fut et demeure d'une importance capitale. Vulliaud a été le premier à établir sur des bases solides que la Kabbale était l'ésotérisme orthodoxe de la tradition juive et non point un syncrétisme panthéiste né à Alexandrie ou au cours du Moyen-Age. Son oeuvre, à cet égard, ne fait absolument pas double emploi avec celle de Drach qui n'a envisagé la Kabbale qu'au point de vue apologétique et confessionnel : Drach n'a retenu de l'ésotérisme juif que ce qui paraissait se retrouver dans l'exotérisme chrétien. Il n'avait aucunement le sens de l'ésotérisme qu'avait eu Vulliaud même si celui-ci s'en faisait une idée différente de celle de Guénon, et même s'il estimait qu'il y avait d'autres choses dignes d'intérêt. D'autre part, Vulliaud a eu le très grand mérite de souligner, dans sa "Kabbale Juive" et dans "La Clé traditionnelle des

Evangiles", les traces de connaissances kabbalistiques chez les auteurs néo-testamentaires et chez certains Pères de l'Eglise. Enfin n'oublions pas que c'est lui qui a attiré l'attention sur les travaux de Mgr Devoucoux et sur l'existence d'une tradition authentiquement kabbalistique chez les constructeurs du Moyen-Age. Assurément il n'a pas tiré de ces prémisses les conséquences qu'elles impliquent, et cela demeure déconcertant. On ne s'explique pas qu'il ait pu écrire que les Chrétiens avaient découverts la Kabbale à l'époque de la Renaissance alors que ce qu'il dit lui-même suppose que la connaissance de la Kabbale avait existé chez des Chrétiens depuis l'époque apostolique jusqu'au Moyen-Age. Il y a là une incompréhensible contradiction. De même, ce qu'il rapporte des constructeurs du Moyen-Age aurait dû l'amener à réviser son point de vue sur la Maçonnerie. On sait qu'il n'en fut rien.

Mais Vulliaud avait ouvert la voie et posé des jalons. C'est à partir de son oeuvre et de l'indication relative à Mgr Devoucoux et aussi à P. Nommès que j'ai pu arriver à me faire une idée plus précise de l'ésotérisme chrétien et de l'ésotérisme maçonnique alors que l'oeuvre de Guénon n'offrait guère d'"ouvertures" sur des aspects essentiels de ces deux ésotérismes qui, à la vérité, n'en font qu'un.

Le "cas Vulliaud" est assurément bien loin d'être clair. Je dirais volontiers que l'homme qui a écrit les quatre livres auxquels je me suis référé n'était pas tout à fait le même que celui que j'ai connu. Certes, "La Clé traditionnelle des Evangiles" n'a été publiée qu'en 1936, mais on avait pu en lire des chapitres dans le "Mercure de France" en 1931. Ce n'était donc pas un livre nouveau et d'ailleurs il tenait davantage du travail de pure érudition que d'une oeuvre d'un ésotériste. L'ésotériste, le mystique si l'on veut, des années 1908-1930 devint le philologue des "Psaumes messianiques" et le rationaliste grinçant du livre posthume "La fin du monde". Pour l'auteur de "La Kabale Juive", l'Apocalypse est un ouvrage mystique plein d'ésotérisme kabbalistique, pour l'auteur de "La fin du monde", le même texte est devenu un livre de "polémique". Curieuse, incompréhensible "évolution" dont j'avais constaté l'analogie chez Grillot de Givry dont je ne parle pas ici car j'ai dit tout ce que j'en savais dans les E.T. [cf. Pour un aboutissement de l'oeuvre de René Guénon. Tome III page 185]

Si on veut entrer dans le domaine des hypothèses on sera tenté de penser que Vulliaud, comme Grillot de Givry, a dû faire, étant jeune, une "rencontre" et recevoir des directives et qu'il a vécu et travaillé un quart de siècle sur la lancée, mais que les moyens de passer du spéculatif à l'opératif ont manqué, que la préparation intellectuelle n'a pas eu son aboutissement normal. Il paraît inévitable en pareil cas, que la ferveur initiale s'affaiblisse et s'éteigne lorsqu'elle est nourrie uniquement de spéculation mentale et que l'individu se tourne vers d'autres activités, en arrive même à considérer comme un rêve, une illusion, ce qu'il avait cru entrevoir et aboutisse à un certain rationalisme. Vulliaud déçu et aigri, ce n'était peut-être pas uniquement pour n'avoir pas rencontré le succès comme auteur.

On s'étonnera peut-être que je trouve utile de former une telle hypothèse. Vulliaud n'aurait-il pas été tout bonnement un érudit plus intelligent que les Drach,

les Karppe, les Franck ? Bien que je ne puisse apporter la preuve du contraire, j'aurais beaucoup de difficulté à l'admettre : il y a, dans son oeuvre kabbalistique, un je ne sais quoi qui ne se rencontre chez aucun auteur moderne ayant abordé les mêmes sujets. Je crois que si on lit successivement Vulliaud, puis un auteur comme Scholem - incontestablement supérieur aux trois sus-nommés - on comprendra ce que je veux dire et qui ne tient pas uniquement à la différence des appartenances confessionnelles.

Divergences et perplexité au sujet de l'initiation

Il me faut maintenant revenir à l'automne 1932, c'est-à-dire à l'époque où Guénon publia ses articles fondamentaux sur l'initiation, à savoir "Des conditions de l'initiation", "De la régularité initiatique", "De la transmission initiatique".

Ces articles, qui constituaient une véritable "révélation" sur le plan théorique, n'eurent tout d'abord aucune conséquence pratique pour le petit groupe de rédacteurs du "Voile d'Isis". Dès le 2ème article, Guénon avait fait la fameuse déclaration qu'on peut lire maintenant en note de la page 41 des "Aperçus sur l'Initiation" et qui reconnaissait la Maçonnerie et le Compagnonnage comme les seules organisations initiatiques répandues actuellement dans le monde occidental. A ce moment, et pour cause, ne figurait pas le membre de phrase : "si l'on met à part le cas de la survivance possible de quelques rares groupements d'hermétisme chrétien au moyen-ge, d'ailleurs extrêmement restreints en tout état de cause".

Je ne pense pas qu'aucun de nous ait alors songé à entrer en Maçonnerie (le Compagnonnage était, pour nous tous, hors de question puisqu'aucun de nous n'exerçait de métier manuel), car l'affirmation de l'origine traditionnelle authentique de cette organisation était accompagnée de l'affirmation de sa déchéance actuelle dont nous étions convaincus d'avance, au moins autant que Guénon.

Préau et Allar étaient perplexes en face de la nécessité d'aller aux Indes ou en Chine pour recevoir cette bienheureuse initiation, car s'ils ne pensaient pas plus que moi à l'Islam, ils comprenaient qu'ils n'y avait plus de possibilité en Occident d'accéder à une réalisation.

En ce qui me concerne, j'adhérai sans difficulté à la conception de l'initiation que nous exposait Guénon, mais il n'en résultait aucune décision pratique. D'autre part, comme il me semblait normal que des organisations détentrices d'un ésotérisme ne fussent pas "répandues", surtout à ce moment du cycle, la note de Guénon ne signifiait nullement pour moi que l'ésotérisme ne subsistait plus en Occident. Elle m'apprenait seulement que la Maçonnerie et le Compagnonnage étaient aussi des organisations de nature ésotérique, et le fait qu'elles étaient "déchues" me paraissait lié au fait qu'elles étaient "répandues" et que leur existence était connue du monde profane.

L'exposé de Guénon venait "compliquer" la recherche d'une réalisation spirituelle, puisqu'il supposait une condition externe, impérative, qu'on ne voyait

pas comment remplir, mais il n'en résultait pas, dans mon esprit, que la difficulté à cet égard dût être moins grande en Orient qu'en Occident.

Dans notre perspective, à Tamos et à moi, il y avait bien bien la possibilité de l'intervention, sinon d'une "organisation", du moins d'un être humain vivant. Les hermétistes le répétèrent à satiété : "Dieu seul peut vous révéler les secrets de l'Oeuvre, à moins que vous ayez un sage Maître, ce qui est très rare". Ce qui caractérisait la position de Guénon, c'était de faire une règle et une nécessité d'une intervention humaine qui, dans l'autre perspective, était, au contraire, exceptionnelle.

Pour Tamos, Guénon systématisait abusivement quelque chose qui, par nature, si on peut dire, n'est pas susceptible de l'être. En quoi, Tamos avait à la fois raison et tort. Raison en ce sens qu'il y a bien des initiations exceptionnelles - et Guénon le reconnaîtra expressément plus tard. Tort parce que si l'influence spirituelle peut bien n'être communiquée que de façon inhabituelle et intermittente pour permettre la réalisation à des individus exceptionnellement qualifiés se trouvant généralement dans un milieu généralement disqualifié, la transmission des connaissances suppose bien une continuité de dépositaires même si ceux-ci ne sont pas, à chaque génération, aptes à pratiquer les sciences et les arts correspondants. Tamos avait tort enfin parce que, s'il était utile de traiter des cas normaux et "réguliers", il n'y avait ni avantage ni utilité à envisager les cas exceptionnels qui, effectivement, ne peuvent être ni classés ni décrits.

En ce qui concerne les hermétistes, il y a lieu de noter :

1 - que les textes les plus généralement connus ont été mis à jour après le XIV^e siècle et datent le plus souvent du XVII^e et du XVIII^e (même s'ils sont placés sous le patronage de personnages antérieurs), c'est-à-dire d'une époque d'obscurité traditionnelle.

2 - que, s'ils ne mentionnent pas le rattachement initiatique, cela n'implique pas l'inexistence dudit rattachement selon des voies normales; que l'absence de transmission régulière de certains secrets opératifs peut tenir à une "perte" analogue à celle des secrets originels de la Maîtrise dans la Maçonnerie.

Donc, à l'époque, je ne voyais aucun moyen d'accéder à cet indispensable rattachement initiatique, mais je m'en remettais au temps et aux circonstances, tout en m'efforçant - et je me référais ici à Guénon lui-même - de maintenir l'"intention droite" susceptible d'éveiller des réactions concordantes.

A l'exception de Tamos et de moi, les "guénoniens" de notre connaissance avaient tous admis que la formulation de Guénon équivalait à nier la possibilité d'accéder à l'initiation en Occident autrement que par le canal de la Maçonnerie. Et je dois reconnaître que c'étaient eux qui avaient bien compris l'intention de Guénon. C'est dire qu'ils songeaient tous à un rattachement oriental. Plusieurs se préparèrent en étudiant... le sanscrit.

Sur la geste schuonique...

Il s'en trouva pourtant un qui eut une idée plus immédiatement réalisable : ce fut Frithjof Schuon. C'était un jeune alsacien de 26 ans, qui avait fait des études assez sommaires, de son métier peintre sur soierie, et poète à l'occasion. Ayant admis la nécessité de l'initiation et persuadé que celle-ci n'était accessible que dans une tradition orientale, il se demanda dans quel pays de tradition orientale il avait la possibilité de se rendre, eu égard à ses moyens financiers. La réponse était simple : en Afrique du Nord. Il écrivit à Guénon pour lui faire part de son intention. La réponse de Guénon ayant tardé, il prit le premier bateau venu et débarqua à Mostaganem, "au hasard".

L'existence des turuqs est connue de tous en pays musulmans (là, du moins, où elles ne sont pas persécutées). F. Schuon entra donc sans difficulté en relations avec la tariqah Alioua dont la Zawiah (la maison-mère) est précisément à Mostaganem. Après une courte période d'instruction, il entra en Islam. Peu de mois après, il reçut la barakah du Sheikh Ahmed, fondateur de cette tariqah, rameau issu de la branche Derqaoua (Maroc) de la grande tariqah Shadéliyah, la plus répandue des confréries sunnites avec la tariqah Qadriah. Quelques semaines après son arrivée à Mostaganem, Schuon recevait enfin, retransmise de France, la réponse de Guénon; celui-ci lui conseillait de s'adresser à la tariqah Alioua de Mostaganem. Tout était pour le mieux.

Le séjour de Schuon à Mostaganem ne fut pas très long. Sa présence dans une zawiah inquiéta les autorités françaises naturellement portées à voir dans tout européen vivant avec les indigènes un agitateur communiste ou un agent d'une puissance étrangère : interrogatoires, perquisitions décidèrent Schuon à partir pour ne pas s'attirer d'ennuis graves et pour ne pas en attirer sur ceux qui l'avaient libéralement accueilli. Il rentra en France fin 1933 et, cette fois, vint s'installer à Paris pendant quelques mois au cours desquels Préau et moi le vîmes fréquemment. Puis il fit un séjour en Suisse où il avait des amis. En Juillet 1934 - si mes souvenirs sont exacts - il apprenait la mort du Sheikh Ahmed à peu près au moment où les "Etudes Traditionnelles" publiaient un premier No sur la Tradition Islamique. Peu après, Schuon repartit pour Mostaganem où le Sheikh Adda ben Tounès avait succédé au Sheikh Ahmed à la tête de la tariqah Alioua, et il recevait du nouveau Sheikh le diplôme de moqaddem qui l'habilitait à transmettre la barakah et à diriger des réunions rituelles. Ce second séjour fut assez bref. Schuon revint à Paris où il me demanda aussitôt un rendez-vous. Il m'aborda par cette déclaration : "Je suis Moqaddem. Il faut islamiser l'Europe". Comme j'étais visiblement ébouriffé, il m'expliqua que le rattachement à l'Islam était le seul moyen d'accéder à l'initiation pour des Européens d'aujourd'hui d'après Guénon lui-même, du moins à l'initiation effective puisque la Maçonnerie ne possédait plus ni enseignement ni méthode. Il me demanda de le mettre en relations avec des lecteurs des E.T. qui me paraissaient sérieux et désireux de ne pas s'en tenir à une connaissance spéculative. Bien entendu, je ne voulais rien faire sans avoir l'opinion de Guénon à qui j'écrivis aussitôt tandis que Schuon écrivait de son côté.

Guénon se montre enchanté par la voie ouverte par Schuon

Guénon se montra enchanté qu'il y eût maintenant une possibilité de rattachement initiatique pour les Occidentaux sans avoir à quitter l'Europe et il m'engagea à informer de cette possibilité les lecteurs avec lesquels j'étais en contact. Il fut sûrement surpris et peut-être déçu, et Schuon fut certainement déçu, que la première demande ne fut pas la mienne : l'ère des malentendus commençait, qui allait durer 15 ans.

Pour dire la stricte vérité, l'idée ne me vint même pas de solliciter mon admission dans l'Islam, mais l'idée ne me vint pas non plus de ne pas faire ce que Guénon me demandait. Je l'ai fait, comme dit je ne sais plus qui, "de mon plein gré et fort à contre-cœur". De mon plein gré, du moins en apparence, puisqu'il n'y avait aucune contrainte physique.

Où l'auteur expose ses réticences à l'égard de l'Islam en général et de Schuon en particulier

Pour être conséquent avec moi-même, j'aurais dû sans doute refuser de jouer ce rôle, puisque je n'avais pas la conviction intime que l'islamisation était chose souhaitable pour des Européens. Ce n'était pas si simple. Tout d'abord, j'avais eu un choc devant l'attitude de Guénon qui me révélait le vrai sens qu'il attachait à la fameuse déclaration de 1932. L'empressement avec lequel il accueillait l'occasion de diriger ses lecteurs vers l'Islam était significatif. Je lui rappelai ce qu'il avait écrit dans "Orient et Occident" et dans la "Crise du Monde Moderne", relativement à l'élite qui devait demeurer occidentale et ne recevoir qu'indirectement l'influence de l'Orient, relativement aussi le rôle de l'Eglise catholique dans un redressement occidental. C'est alors qu'il me répondit : "Je ne pouvais pas, dans mes livres, ne pas envisager toutes les possibilités, mais je ne me suis jamais fait d'illusions à ce sujet. D'ailleurs, depuis que je les ai écrits certaines portes se sont fermées définitivement, et ce que j'ai fait y a contribué dans une certaine mesure". Cela, il l'a écrit à bien d'autres. Eu égard à l'autorité que j'attribuais à Guénon, il était normal que je sois ébranlé, encore que je ne me sentisse aucune velléité de prendre moi-même le chemin indiqué. Je fus ébranlé, ai-je dit, mais en réalité, je ne lui ait jamais fait confiance entièrement sur ce point.

Je me suis fait violence pour deux raisons, me semble-t-il. La première, c'est que je ne pouvais pas envisager une rupture avec Guénon qui aurait nécessairement résulté de mon refus d'accéder à un désir - dirai-je : à une volonté ? - aussi nettement formulé. La seconde, c'est que j'étais porté à attribuer à une certaine indignité de ma part mon abstention vis-à-vis de la possibilité immédiate qui s'offrait d'obtenir l'initiation; je pensais que j'étais moins courageux que d'autres, que mon aspiration spirituelle était faible, que je n'arrivais pas à surmonter certains attachements sentimentaux et que je craignais d'affronter certaines difficultés pratiques, un bouleversement de l'existence, etc.... Et si ce n'était pas la voie convenable pour moi, de quel droit aurais-je décidé que ce ne l'était pas pour d'autres.

Sur un projet de revue suisse...

Guénon n'était pas satisfait de mon attitude d'expectative à l'égard de la possibilité islamique. Schuon, de son côté, n'était pas trop rassuré, pensait que je jouerais mon rôle sans excès de zèle et que mon abstention était d'un "mauvais exemple". Quelques uns de ses amis suisses offrirent alors de fonder une revue en Suisse pour remplacer les E.T., ce qui, à leurs yeux, présentait l'avantage de m'en retirer le contrôle et de me retirer les possibilités de contact avec les lecteurs. Mais Guénon prit très mal la chose : il demanda si on se moquait de lui en lui proposant un organe publié à Lausanne; c'était à Paris qu'il voulait une revue, et il dit à peu près à Schuon : si vos amis ont de l'argent, qu'ils soutiennent les E.T. Je n'avais, pour ma part, présenté aucune objection au projet suisse. On avait vu par là que je n'étais pas porté à me "cramponner" à la direction des E.T. On proposa alors à Guénon de faire venir Allar à Paris (on le supposait plus docile que moi) et de lui faire une mensualité pour qu'il se consacre à la revue. Guénon refusa catégoriquement et dit qu'il ne voyait aucune raison de changer l'organisation existante.

A vrai dire, je n'ai jamais compris l'attitude de Guénon à ce sujet. Il y a eu, dans nos relations, plusieurs périodes de "crise" et il est arrivé plusieurs fois que j'ai demandé d'être relevé de mes fonctions. Il a toujours insisté pour que je reste. Sans doute, il y a eu des périodes où il aurait été bien difficile de me remplacer parce qu'il ne se trouvait personne à Paris qui soit disposé à prendre une charge qui mettait son détenteur en grandes difficultés sur le plan matériel, puisqu'elle était à peu près incompatible avec un emploi à plein temps et qu'elle n'était pas rétribuée. Mais il y eut d'autres moments où mon remplacement était possible. Or, jusqu'aux dernières semaines de sa vie, Guénon a affirmé préférer que la revue disparaisse si je ne pouvais plus en assurer la direction effective. Et pourtant, je puis dire qu'entre 1934 et 1950 les périodes d'accord complet ont été rares. J'entends, bien sûr, sur le plan d'action et des applications, non sur le plan doctrinal où mon accord a toujours été sans réserve.

D'autre part, bien que je ne fusse pas entré en Islam, Guénon, jusqu'à la guerre, me tint minutieusement au courant de tout ce qui se passait dans la tariqah que Schuon avait constituée, et à diverses reprises, il me demanda d'intervenir pour applanir les difficultés qui surgissaient entre Schuon et ses ouailles et qui tenaient pour une large part à l'autoritarisme de Schuon. Je jouai plusieurs fois le rôle de médiateur et, pour ainsi dire, d'arbitre, ce qui ne manquait pas de saveur, étant donné ma position. Beaucoup plus tard, dans les dernières années, lorsque Schuon sortit de son rôle et que difficultés graves surgirent entre lui et Guénon, ce dernier exprima le regret que Schuon ne se fût pas fixé à Paris car il pensait que si j'avais été auprès de lui, les écarts de Schuon ne se seraient pas produits.

Quels furent les motifs réels de Guénon ? Je ne l'ai, je le répète, jamais compris. On peut penser que Guénon - qui était incontestablement un homme d'habitudes - détestait le changement et ne s'y résignait que quand il ne pouvait faire autrement; quand il avait accordé sa confiance à quelqu'un, il lui répugnait de la retirer sans

motifs graves et je dois dire que, dans certains cas que nous verront ultérieurement, il a trop tardé à la retirer. Il est sûr que Guénon me gardait une certaine reconnaissance pour avoir permis le nouveau démarrage du "Voile d'Isis" à l'époque où j'étais le seul "guénonien" et pour lui avoir conservé la revue, par mon attitude au moment où Chacornac eut à choisir entre Guénon et Tamos. Ce sont là des motifs sentimentaux qui pouvaient avoir une valeur pour Guénon.

On peut en supposer d'autres, plus raisonnables. Peut-être pensait-t-il que, s'il me rendait ma liberté, j'en profiterais pour faire une autre revue avec Tamos, qui aurait probablement divisé la "clientèle". La position de Guénon à l'égard du Christianisme étant devenue plus claire, il était possible - et probable - que mon "choix" de 1934 n'eût pas été celui de 1931. En effet, mon "choix" de 1931 n'avait pas altéré mes relations avec Tamos qui restèrent très intimes jusqu'à la guerre et au-delà, Tamos, assez curieusement aussi, ne m'ayant pas gardé rancune de mon attitude à cette époque.

Révélation sur les méthodes expéditives de Schuon

La branche européenne de la tariqah Alioua dont Schuon était le moqaddem (X) eut rapidement des membres à Amiens, Lausanne, puis à Paris et dans plusieurs villes de Suisse, auxquels s'ajoutèrent bientôt quelques anglais dont l'un avait fait ses études à Paris et y avait connu Guénon. Le nombre des lecteurs de Guénon qui y fut admis devait atteindre, au moment de la guerre, la centaine. Parmi ceux qui collaborèrent aux E.T., il faut citer Titus Burckhardt, un jeune diplomate suisse, J.A. Cuttat qui signait Jean Thamar, Allar, puis Préau, enfin Luc Benoist qui signait Elie Lebasquais. De ceux-là, seul Burckhardt est demeuré dans l'Islam.

Mon rôle consistait en ceci : lorsqu'un lecteur de la revue demandait qu'elles étaient les possibilités d'initiation, je lui rappelais la déclaration de Guénon relative à la Maçonnerie et au Compagnonnage, puis je faisais état de la possibilité islamique. Ou bien les gens demeuraient dans l'expectative ou bien ils demandaient des précisions sur les conditions d'un rattachement islamique (jusqu'à la guerre pas un seul ne manifesta d'intérêt pour la Maçonnerie). Je précisais que la première démarche consistait à entrer dans l'Islam exotérique dont j'indiquais les obligations, en attirant l'attention sur les difficultés familiales et sociales auxquelles on pouvait se heurter; j'ajoutais que l'entrée dans l'Islam ne garantissait pas un rattachement initiatique ultérieur. Quand les gens persistaient dans leur intention, je leur conseillais de se rendre à Amiens pour avoir des informations plus complètes sur le détail des rites que je ne pouvais leur donner, et, éventuellement, s'ils se décidaient, pour recevoir un enseignement préparatoire et des directives pour l'étude de la langue arabe.

Au début, je m'imaginai que les choses se passeraient de la façon suivante : on mettrait les postulants "en observation" pendant un ou deux ans, au cours desquels ils apprendraient des rudiments d'arabe, se familiariseraient avec le Coran (en traduction d'abord, car plusieurs d'entre eux ne l'avaient jamais ouvert auparavant)

et d'une façon générale avec la doctrine islamique. Ensuite, seulement, on les admettrait dans l'Islam exotérique.

La tariqah fabrique de musulmans à la chaîne...

Je me trompais lourdement : j'envoyais des gens à Amiens pour complément d'informations et ils revenaient musulmans 48 heures après, ayant appris les prières obligatoires sur une transcription phonétique. Bien souvent, ils retournaient à Amiens (où Schuon séjourna un certain temps) ou bien ils allaient à Lausanne qui était devenue le port d'attache de Schuon, au bout de deux ou trois mois pour recevoir la barakah. Comme on le voit, rien n'était plus facile que d'être "initié" et, parmi les lecteurs d'alors des E.T., ceux qui ne l'ont pas été sont ceux qui ne l'ont vraiment pas voulu.

Comme je m'étonnais qu'on fasse des musulmans et des initiés par fournées, on me dit que la plupart des postulants ne pratiquant aucune religion - ce qui était exact - on ne pouvait les laisser des années sans tradition. De fait, même pour ceux très rares qui étaient des chrétiens pratiquants, on ne voyait pas bien qu'ils puissent continuer leur pratique chrétienne en se préparant à devenir musulmans. En ce qui concerne l'initiation, on estimait qu'il n'y avait pas lieu de faire attendre les postulants car le seul fait qu'ils étaient entrés en Islam constituait pour eux, Européens et chrétiens d'origine, une sérieuse présomption de qualification. L'évènement n'a que trop montré qu'une forte proportion de ces postulants n'était pas qualifiée pour l'initiation islamique, ni probablement pour aucune autre ? Mais, à l'époque, tous ces raisonnements avaient un petit air de tenir debout. En tout cas, Guénon laissa faire.

Le songe de Schuon qui le fait Sheikh

Schuon, en tant que moqaddem (lieutenant d'un Sheikh), relevait du Sheikh Adda ben Tounès, successeur, à Mostaganem, du Sheikh Ahmed, et lui devait compte de ses activités. Il y avait 15 ou 18 mois que Schuon avait reçu la qualité de moqaddem, lorsqu'il eut un songe dans lequel le Sheikh Ahmed lui apparut et lui dit qu'il était son véritable successeur. Il paraît que plusieurs membres suisses de la tariqah (Schuon était alors à Lausanne) eurent, à la même époque, un songe concordant. Schuon vit là le signe qu'il devait se rendre indépendant de tout autre autorité et se proclamer lui-même Sheikh, avec le droit de créer lui-même d'autres moqaddem.

J'avoue qu'à l'époque, je n'ai pas prêté grande attention à la chose dont, d'ailleurs, je n'ai connu les détails que bien plus tard, en 1950 : que Schuon fût moqaddem ou Sheikh, cela ne faisait pas grande différence pour moi et ne me touchait en rien. J'ai dû penser à ce moment qu'il avait reçu cette qualité d'une autorité islamique. D'ailleurs, par le soutien qu'il accordait sans réserve à Schuon, Guénon couvrait tout de son autorité.

C'est seulement quand de graves différends survinrent entre Guénon et Schuon que j'appris les circonstances dans lesquelles Schuon s'était proclamé Sheikh et, en même temps, les conditions habituelles de la désignation d'un Sheikh.

Quand un Sheikh meurt, de deux choses l'une : ou bien il a, de son vivant, désigné un des moqaddem pour lui succéder, ou bien il n'a désigné personne. Dans le premier cas, il n'y a pas de problème... à moins que les autres moqaddem fassent le coup du testament de Louis XIV, je n'en sais rien. Dans le second cas, la désignation du nouveau Sheikh est au choix de l'assemblée des moqaddem. Et là, il y a plusieurs possibilités.

Il arrive que les moqaddem sont d'accord d'avance ou bien se mettent d'accord spontanément pour désigner tel d'entre eux. Sinon, il y a délibération et vote comme dans un conclave. Si l'accord se révèle difficile, les moqaddem s'enferment en Khalwah (retraite) et demandent à Allah de les éclairer. On admet alors qu'Allah leur envoie une inspiration ou un songe ou une vision qui leur révèle celui qu'ils doivent désigner. Mais ce cas est tout différent de celui de Schuon : ce n'est pas l'élu qui reçoit un signe, ce sont les autres dignitaires de même rang. Dans le cas de Schuon, il y aurait bien eut un signe donné à d'autres, mais ces autres étaient des gens placés sous son autorité et son influence, et il n'est pas douteux que Schuon, à une certaine époque, du moins, possédait un très fort magnétisme personnel que j'ai très bien perçu sans pourtant y céder.

Lorsque j'appris comment les choses s'étaient passées, ce qui se produisit dans les deux dernières années de la vie de Guénon, je fus plutôt surpris. Nulle part, dans ce que je pouvais connaître, il n'était question de la possibilité de s'attribuer soi-même une fonction, fût-ce avec l'accord de ses subordonnés. On ne peut recevoir une fonction que de ses supérieurs ou du collège de ses pairs. Quand je mis les pieds dans le plat à ce sujet, je dois dire que les explications de Guénon furent très embarrassées. Il convint que tout n'était pas clair là-dedans. C'était le moins qu'on pouvait dire.

Mais dans les années 1935-1936, je n'ai pas noté la moindre réserve de la part de Guénon et pas davantage quand Schuon, en 1938, revint à Paris après un voyage au Caire. Bien plus : Schuon revenait avec un message verbal de Guénon, nous pressant, Préau et moi, de nous rattacher à Schuon. Celui-ci fit même un voyage dans le midi de la France pour rattacher Préau. Quand à moi, avec le mauvais esprit qui me caractérise, je commençai..... par demander à Guénon confirmation de la chose qui me parvint par retour du courrier. Je répondis alors à Guénon que j'étais sur la piste d'une autre chose que je voulais approfondir avant de prendre la décision qu'il me conseillait.

Sur l'arrivée et l'histoire de Michel Vâlsan

En 1936, Guénon m'annonça la venue à Paris d'un de ses correspondants roumains qui ne tarda pas à me demander un rendez-vous. Il s'agissait de Michel Vâlsan, jeune diplomate qui avait obtenu de son administration de faire un voyage d'études à Paris dont le véritable but était de prendre contact avec les E.T. Vâlsan,

né dans la religion orthodoxe, dont il avait abandonné les pratiques, connaissait bien l'oeuvre de Guénon. Intelligent et de tempérament ardent, il avait un peu le goût des phénomènes. Il s'était intéressé dans son pays à une affaire assez étrange. Un berger à peu près illettré, du nom de Petre Lupu était l'objet d'apparitions d'un personnage qu'il appelait "Le Moss" ("Le Vieux") qui lui faisait des révélations et prophétisait que la Roumanie, l'ancienne Dacie, allait devenir - ou redevenir - le centre spirituel du monde. Ces révélations s'étaient largement répandues et avaient inquiété les autorités religieuses. Vâlsan en avait conclu - un peu vite - que le Moss devait être le Roi du Monde. Il était allé voir Petre Lupu et avait reçu de celui-ci une sorte de "bénédiction" et, depuis lors, cette affaire l'obsédait et il se sentait littéralement hanté par "le Vieux". Il en avait conçu quelques craintes et avait repris, avec la rigueur qui est dans sa nature, les pratiques orthodoxes qu'il suivait de la façon la plus sévère (on sait que les orthodoxes ont quatre grands jeûnes de 40 jours par an, beaucoup plus stricts que les jeûnes catholiques). Il arrivait cependant à Paris en assez mauvais état : il "entendait" Petre Lupu lui parler et vivait dans un état de véritable terreur. A Paris, il consacrait tout son temps à prier et à écrire pour Guénon une énorme relation de cette histoire qui, disons-le tout de suite pour en terminer, semble bien avoir été en rapports étroits avec la constitution de cette "chevalerie" que prétendait être la "Garde de Fer" de Codreanu, le leader national-socialiste roumain.

Il y avait sûrement quelque chose d'assez puissant au point de vue psychique dans cette affaire et, il m'est arrivé, après avoir passé une après-midi entière avec Vâlsan d'être moi-même, la nuit, obsédé par le "Moss". En effet, m'étant rendu compte qu'à plusieurs égards Vâlsan était un sujet d'une valeur exceptionnelle en dépit de son état présent de déséquilibre, je m'efforçai de l'aider dans la mesure de mes modestes moyens, ne fut-ce que par une présence amicale que je lui donnai alors quotidiennement. Quand il quitta Paris au bout de quelques mois, Vâlsan avait retrouvé son équilibre. Bien entendu, je l'avais mis au courant de l'existence de la tariqah. Il rentra dans son pays chargé de livres sur l'Islam, de grammaires et de dictionnaires arabes. Quelque mois plus tard, il se rendit à Lausanne où il fut rattaché par Schuon. En 1938, il revenait à Paris, cette fois en qualité de conseiller financier du Consulat de Roumanie. Il prit donc son service dans ce petit hôtel de la rue Brémontier, qui avait appartenu à la duchesse de Pomar et où avaient eu lieu tant de séances de magie, de réunions spirites, et où s'était décidée cinquante ans auparavant, la fondation de l'Eglise Gnostique !

Depuis lors, il ne devait plus quitter Paris et devint, surtout à partir des années 1941-1945, une des têtes de file du courant guénonien.

Depuis 1936, j'entretenais avec L. Charbonneau-Lassay des relations qui devinrent plus étroites à partir de septembre 1938, époque où je fis, avec Tamos, un séjour à Loudun.

Voyage de Schuon aux Indes

En Août 1939, F. Schuon, qui avait alors parmi ses ouailles un juif anglais fort riche passé à l'Islam, John Lévy, entreprit avec celui-ci et un autre anglais un voyage dans l'Inde. Ils s'arrêtèrent pendant un certain temps au Caire où J. Lévy acheta à Guénon la maison dans laquelle celui-ci vivait avec sa famille et dont il n'était que locataire jusque-là. Puis nos voyageurs reprirent le bateau et débarquèrent le 23 Septembre à Bombay où ils apprirent la déclaration de guerre. Aussitôt M. Schuon fut invité à rejoindre la France..... et son régiment. Après 48 heures passées sur la terre indienne, Schuon reprenait le bateau en sens inverse. John Lévy et l'autre anglais demeurèrent dans l'Inde où ils devaient faire plus tard la rencontre d'un "guru" dont ils devinrent les disciples, abandonnant l'Islam, bien entendu, et aussi Guénon qui, d'après leur guru, n'avait rien compris au Védanta, ce que John Lévy expliqua dans un ouvrage en anglais.... que plus tard René Allar devait se faire un plaisir de traduire en français. Dans la suite, plusieurs disciples de Schuon, dont un moqaddem, allèrent rejoindre ce petit groupe.

Schuon, mobilisé dans l'Est de la France, faisait partie d'un des régiments qui, pressés par les troupes allemandes, se réfugièrent en Suisse où ils furent internés. Grâce à des amis suisses influents, Schuon put sortir du camp et reprendre une existence normale avec ses disciples.

Valsan demeuré en France occupée put, en tant que membre du corps diplomatique roumain, c'est-à-dire d'un pays d'abord neutre, puis allié de l'Allemagne, faire un court voyage en Suisse et se vit confier la fonction de moqaddem pour la France. Il put également, par la valise diplomatique, échanger quelques lettres avec Guénon pendant tout le temps de l'occupation. C'est dans une de ces lettres que Guénon exprimait de nouveau de façon pressante son désir de me voir entrer en Islam. Vers la fin de la guerre, Guénon avait pu faire parvenir à Valsan le manuscrit du "Règne de la quantité" et un pouvoir pour traiter avec les éditeurs.

Dès la reprise normale des relations postales, Guénon me demanda de faire reparaître les E.T. aussitôt que possible - ce qui eut lieu en Octobre 1945, avec la même équipe qu'immédiatement avant la guerre, à l'exception de Préau qui s'éloignait de plus en plus pour s'intéresser à Heidegger et Kierkegaard. Nous ne retrouvâmes jamais le même nombre d'abonnés qu'avant guerre. Ceci était dû, pour une large part, à l'activité de la mission Ramakrishna qui, sous la direction du Swami Siddheswarananda, avait détourné beaucoup d'anciens "guénoniens" vers un hindouisme assez fantaisiste puisqu'on communiquait le mantra de Ramakrishna à des gens totalement étrangers au rituel hindou, à des catholiques, à des protestants, à des Maçons et même à des gens sans aucun rattachement traditionnel. Mais les plus gros soucis ne vinrent pas de là pour Guénon.

La position de Guénon sur la tariqah de Schuon en 1945

En cette fin de 1945, Guénon considérait toujours que la tariqah de Schuon constituait le seul aboutissement possible de son oeuvre. Personnellement, tout ce

que je voulais admettre, alors, c'est qu'elle constituait un des aboutissements possibles et valable seulement pour quelques uns, non la solution pour tous les individus qualifiés que l'Occident pouvait encore renfermer dans son sein. Quelques remarques que je lui fis à ce sujet furent très mal accueillies. De toute évidence, la position de Valsan correspondait davantage à ses vues.

La loge la "Grande Triade"

Un an ne s'était pas écoulé que Guénon était amené à réviser son point de vue et à entretenir des espérances dans une autre direction : ce fut la constitution de la Loge "La Grande Triade" au Rite Ecossais Ancien et Accepté, fondée pour accueillir des individualités adhérant sans réserve à l'oeuvre de Guénon et désireuses de travailler à la restitution d'une Maçonnerie intégralement traditionnelle. Je n'avais aucune envie de participer à cette entreprise mais Guénon considérait que je ne pouvais me dérober car il pensait qu'on pouvait y voir l'initiative occidentale qu'il avait attendue en vain jusqu'ici. Il ajoutait, non sans malice, que je pouvais d'autant moins me dérober, que cette initiative me donnait raison puisqu'elle permettait d'entrevoir un autre aboutissement possible de son oeuvre. Est-il besoin de dire que ce n'était nullement à la Maçonnerie que j'avais pensé antérieurement ? Quoi qu'il en soit, j'entrepris l'opération avec le concours de deux guénoniens : Roger Maridort et Marcel Maugy (Denys Roman).

C'est dès les débuts de la guerre que j'avais fait la connaissance de Roger Maridort. Celui-ci, de deux ans plus âgé que moi, connaissait l'oeuvre de Guénon depuis 1928. Cependant, il n'avait pas connu Guénon et ne lui avait écrit, de façon épisodique d'ailleurs, que depuis l'installation de ce dernier en Egypte. Maridort, de famille très aisée, était devenu vers l'âge de 20 ans, à la mort de son père, possesseur d'une petite fortune, qu'il avait rapidement dépensée, et d'une participation avec son frère aîné dans une concession forestière au Gabon. Il était encore étudiant quand un camarade plus âgé lui prêta un livre de Guénon; il avait depuis lors mené de front l'étude de Guénon et une vie quelque peu désordonnée qui n'était sans doute pas incompatible avec une recherche théorique, mais qui était certainement exclusive de l'espoir d'une réalisation quelconque.

Les circonstances inclinant un retour sur soi-même et des difficultés financières aidant, l'âge aussi, Maridort se décida à entrer en relations avec moi et à envisager un rattachement. Catholique de naissance, son mode de vie l'avait éloigné des sacrements et sa situation privée ne lui permettait pas de reprendre une pratique chrétienne intégrale. L'Islam lui parut la seule solution, encore qu'il se fît, comme la plupart des Occidentaux, bien des illusions sur la prétendue tolérance de la morale islamique en certains domaines. Quoi qu'il en soit, et eu égard à la fois aux circonstances et à l'empêchement dirimant que constituait sa situation privée pour un retour au Catholicisme, j'acceptai de l'instruire et de le recevoir dans l'Islam. Quand je pense que Maridort est le seul qui soit entré en Islam par mon intermédiaire, je suis saisi d'une douce hilarité parfaitement déplacée, je le reconnais, en ces graves matières, mais j'ai, n'est-ce pas, des excuses.

Bientôt, Maridort, qui se montrait, il faut le dire, un musulman très fervent, désira recevoir la barakah. Je le présentai donc à Valsan qui refusa, en donnant pour motif que le postulant était en infraction avec la morale islamique et ne semblait pas décidé à se mettre en règle (je tiens à préciser ici que l'infraction en question, pour condamnable qu'elle fut du point de vue chrétien et islamique, n'avait rien à voir avec une "perversion" quelconque). Maridort fut naturellement très affecté par ce refus; sans passer par la "voie hiérarchique", je soumis son cas à Schuon dès que les relations avec celui-ci, demeuré en Suisse, furent rétablies, et la réponse fut la même : que le postulant régularise sa situation privée, et on verra.

Quand la Loge "La Grande Triade" fut constituée, Maridort me demanda de le présenter, l'initiation maçonnique étant compatible (Guénon dixit) avec l'exotérisme islamique. Guénon, avec qui il fut en correspondance suivie dès que ce fut possible, et qu'il aida dans toute la mesure de ses moyens, l'encourageait vivement.

Pendant l'occupation, à une date que je ne saurais préciser, j'étais entré en relations avec un garçon de quelques années plus âgé que moi, du nom de Marcel Maugy. Guénonien fervent, il s'était intéressé à la Maçonnerie dès que Guénon en avait affirmé le caractère initiatique. Connaissant très bien l'anglais et l'italien, il avait accumulé une prodigieuse documentation maçonnique dans ces deux langues, sans parler, bien entendu, de la littérature française sur ce sujet. Mais quinze ans plus tard, il ne s'était pas encore décidé à solliciter son initiation ! Je pense que cette abstention tenait à une timidité très accentuée chez ce vieux garçon presque quinquagénaire. Dès qu'il sut que j'avais été sollicité d'entrer à la Grande Loge de France, il me demanda de le présenter, ce qui fut fait et ne souleva aucune difficulté. Je n'étais pas fâché d'entrer dans cette maison en compagnie de quelques visages de connaissance.

Pour Maridort, les choses allèrent moins bien. A l'interrogatoire sous le bandeau, il ne plut pas. Je ne sais au juste ce qu'il avait pu dire qui avait choqué les Frères (il était incapable de se rappeler quoi que ce soit le lendemain matin), mais le Vénérable me fit savoir que Maridort était ajourné. Il ne lui restait plus qu'à pleurer sur son beau tapis de prières. Heureusement pour lui, ce brave Reyor était là, qui déclara au Vénérable qu'il entrerait à la G.uméro. L.uméro. avec ses deux poulains ou qu'il n'entrerait pas du tout. On s'inclina et Maridort au comble de la joie reçut enfin l'initiation. Ouf !

Et c'est ainsi que commença cette aventure de la "Grande Triade" qui devait durer, pour moi, trois ans et demi (de Juillet 1947 à Janvier 1951). On fit entrer, dans cette période, une demi-douzaine de guénoniens auxquels se joignit, par affiliation, un autre admirateur de Guénon qui était maçon depuis 1936, le F.uméro. Bastien. Mais, en dépit des engagements pris avec moi avant la fondation, on introduisit dans cette Loge, par initiation ou par affiliation, un nombre encore plus grand de gens qui n'avaient aucune connaissance de l'oeuvre de Guénon ou qui n'y portaient qu'une simple curiosité.

Je m'étais assez rapidement rendu compte qu'il n'était pas possible de faire un travail sérieux, même purement spéculatif, dans ce milieu, et j'avoue n'avoir jamais bien compris comment Guénon avait pu se faire illusion à cet égard. Sans doute, les lettres trop optimistes de Maridort et de Maugy lui avaient-elles fait croire à un changement d'atmosphère plus accentué qu'il ne l'était en réalité depuis l'époque où lui-même avait fréquenté la G.uméro. Luméro.

J'avais, pendant 3 ans, animé de mon mieux cette Loge et même fait des conférences dans des Tenues collectives, et, à vrai dire, j'en avais assez, mais Guénon se raccrochait d'autant plus à cette entreprise qu'il éprouvait bien des mécomptes par ailleurs.

Le Schuon d'après la dernière guerre proclame son indépendance

Il me faut revenir, pour le faire comprendre, à Schuon et à la tarîqah.

Le Schuon d'après guerre se révéla rapidement assez différent à certains égards du Schuon des années 1934-1939, autoritaire, certes, ayant une haute idée de sa fonction et peut-être de sa personne, mais respectueux et docile vis-à-vis de Guénon. A partir de 1946-1947, il ne manqua aucune occasion d'affirmer son indépendance totale, de marquer que sa "mission" n'était pas liée à celle de Guénon et qu'il avait une oeuvre personnelle à accomplir. Il laissait volontiers entendre que Guénon avait eu un rôle de "précurseur" qui était terminé et, dans l'entourage suisse de Schuon on ne se gênait pas pour dire que Guénon devrait bien cesser d'écrire.

Des signes plus inquiétants encore se manifestaient; un jeune musulman, retour de Lausanne, me disait que Schuon était en train d'accomplir la réalisation descendante; un autre lui écrivait "mon divin Maître" et ne s'attirait apparemment aucune réprimande.

Sur le détournement d'un jeune catholique par les schuoniens

Il y eut plus grave encore.

Avant la guerre, Guénon avait été en correspondance avec un jeune catholique qui, d'autre part, était en relation avec Tamos. Ce garçon s'était décidé à entrer dans l'ordre bénédictin et, après la guerre, avait repris contact avec Guénon et correspondu avec lui sur des questions doctrinales. En 1947, ce religieux se trouvait à Rome où il poursuivait des études dans une des académies pontificales.

A cette époque, après la publication de son premier livre, "De l'unité transcendante des religions", qui renferme un chapitre sur l'ésotérisme chrétien, Schuon recherchait des contacts avec des catholiques, des religieux. Guénon communiqua à Schuon l'adresse de notre ami à Rome. Celui-ci reçut bientôt une lettre de deux disciples de Schuon lui demandant un rendez-vous que notre ami ne vit aucune raison de refuser. Au jour et à l'heure prévus, on se retrouva dans les jardins d'un couvent romain. Après un échange de considérations générales, les deux émissaires schuoniens essayèrent de savoir quelque chose des relations du

religieux avec Tamos. N'en ayant rien tiré, ils se mirent à chanter les louanges du Maître, l'atmosphère de haute spiritualité qui régnait à la Zawiah de Lausanne, où il serait bien souhaitable qu'un religieux tel que lui vînt saluer le Maître. "N'est-il pas hautement significatifs, ajoutèrent-ils, que l'homme d'aujourd'hui qui comprend le mieux le Christianisme porte justement le nom de Jésus ?" (effectivement, le nom musulman de Schuon est Aïssa - ou Isa - c'est-à-dire Jésus, comme d'autres portent le nom de Mohamed, de Moïse ou d'Abraham).

De cette phrase et de son contexte, notre religieux comprit qu'on entendait suggérer que Schuon pourrait bien être une remanifestation du Christ. Effaré par cette perspective, d'autant plus qu'il ne pouvait ignorer le soutien accordé à Schuon par Guénon jusque-là, notre ami demanda un congé et prit le premier train pour Paris, non sans avoir reçu un viatique d'un de ses supérieurs romains à qui, dans son émotion, il conta l'histoire. Je note au passage que, dans le même temps à peu près, Jacques Maritain alors ambassadeur de France près le Saint-Siège, se remuait beaucoup pour obtenir la condamnation ou du moins la mise à l'Index de l'oeuvre de Guénon.

A Paris, notre ami exposa les faits auprès de certains de ses supérieurs, il fut décidé que Tamos mettrait Guénon au courant et que, de mon côté, j'écrirais à Schuon.

Où l'on voit Schuon s'expliquer avec Guénon sur les excès de zèle de ses disciples...

Schuon reconnut que le propos rapporté ci-dessus avait pu être prononcé (ce qui n'était pas mal déjà : « L'homme d'aujourd'hui qui comprend le mieux le Christianisme » !), mais qu'il n'avait pas la portée qu'on lui avait prêtée. Guénon prit la chose peut-être encore plus mal, disant qu'il reconnaissait bien là la malveillance habituelle des catholiques, qu'il avait eu tort de faire confiance à un religieux, etc.... Comme je lui signalais des indices qui tendaient à justifier l'interprétation du religieux, comme l'histoire de la "réalisation descendante" et du "divin Maître" et comme j'insistais sur la méfiance qui pouvait rejaillir sur son oeuvre de telles histoires et donner une apparence de justification à une condamnation romaine, il ne voulut voir dans les faits que je lui rapportais qu'un excès de zèle juvénile chez certains disciples de Schuon. Quand à l'éventualité d'une mise à l'Index, il ne la redoutait nullement, bien au contraire: ce serait une excellente publicité pour son oeuvre.

L'affaire des "mystères christiques"

Là-dessus, Schuon, à qui Guénon avait décerné un certificat de hautes études chrétiennes (il m'écrivait : « Schuon, qui connaît le Christianisme beaucoup mieux que moi... ») me fait remettre par un messenger spécial un article intitulé « Mystères christiques » qu'il fallait absolument faire passer dans le plus prochain Numéro des E.T. qui était déjà à la composition. Je jette un coup d'oeil sur l'article et déclare que je ne le publierai pas sans avoir l'avis de Guénon. On me dit qu'il n'y a pas le temps

d'envoyer l'article à Guénon, mais que celui-ci est au courant de ce dont il s'agit. Je m'incline et envoie l'article à l'imprimeur.

Sur ces entrefaites, nouveau messenger spécial de Schuon qui vient m'annoncer solennellement que Schuon étant le Maître spirituel pour tout l'Occident, je dois faire savoir aux organisations occidentales avec lesquelles je puis être en relations, et nommément à la "Grande Triade", qu'elles doivent se soumettre à l'autorité dudit Maître. En ce qui concerne ladite "Grande Triade", Schuon se réserve de voir tous les membres qui devront se rendre à Lausanne, et de désigner celui qui doit en être le chef (donc son "moqaddem"), ceci sans tenir compte des degrés d'initiation virtuelle qu'ils ont reçus. Je me borne à prendre acte du message.

J'envoie à Guénon le Numéro des E.T. contenant les "Mystères christiques", en lui faisant part respectueusement de ma surprise. On connaît la thèse soutenue par Schuon: les sacrements ont eu à l'origine un caractère initiatique et ils l'ont conservé; le baptême est l'initiation aux petits mystères et la confirmation aux grands mystères. Tous les chrétiens sont initiés, mais ils ne le savent pas; ils leur manque un enseignement, une méthode et un Maître (sous-entendu : moi, Schuon, je suis là pour leur donner ce qui leur manque).

Je fais remarquer à Guénon que cette thèse met par terre une partie de son oeuvre; que notamment ceux de ses lecteurs qui sont entrés en Maçonnerie à cause de son oeuvre auront l'impression d'avoir été odieusement trompés, puisqu'on les a incités à entrer en Maçonnerie pour recevoir une initiation aux petits mystères alors que presque tous la possédait déjà par leur baptême et que beaucoup, ayant été confirmés, étaient initiés aux grands mystères. De surcroît, en les incitant à entrer en Maçonnerie, on les a privés des sacrements permettant l'actualisation de l'initiation chrétienne qu'ils possédaient.

D'autre part, j'informais Guénon de l'"ultimatum" qui m'avait été communiqué, en ajoutant que quoi qu'il arriva, je ne me chargerais pas d'un message aussi saugrenu. Quand à l'article sur les "Mystères christiques", si Guénon se déclarait d'accord avec son contenu, je me verrais dans l'obligation de cesser toute activité à la revue et à la "Grande Triade".

Ou l'on voit Guénon "exploser"...

Cette fois, Guénon explosa. Tout d'abord, il n'avait jamais eu connaissance de la thèse du caractère initiatique actuel des sacrements. Certes, Schuon avait bien correspondu avec lui sur cette question, mais il n'avait jamais fait part de son intention de prendre position dans un article. Et Guénon se refusait à avaliser cette thèse qui, reconnaissait-il, ruinait une partie de son oeuvre. En ce qui concernait l'"ultimatum", il espérait bien, en effet, que je n'en tiendrais aucun compte et ce qu'on prévoyait pour la "Grande Triade" lui apparaissait comme un signe inquiétant d'une méconnaissance totale des choses d'ordre initiatique. En fait, c'était, de la part de Schuon, parfaitement logique : l'initiation maçonnique n'avait plus à être prise en considération dès lors qu'on admettait que tous les chrétiens étaient initiés !

Bien entendu, je ne pouvais m'en tenir à cette protestation de Guénon dans une lettre privée. Il savait maintenant qu'on nous trompait, il devait en tirer les conséquences. Je lui répondis donc que j'étais heureux d'avoir la confirmation de sa position sur la question des sacrements et que, dès maintenant, je la ferais connaître autour de moi, mais qu'une mise au point publique était indispensable. Sa première réaction fut : "excellente idée, faites-la donc". J'eus beaucoup de peine à lui faire admettre que lui seul avait l'autorité nécessaire pour être écouté, et il mit longtemps avant de se décider.

Pendant ce temps, on faisait d'autres découvertes. D'une part, Schuon avait entrepris de diriger des chrétiens; d'autre part, il pratiquait une politique d'extrême tolérance à l'égard de ses disciples musulmans relativement à l'accomplissement des rites et aux observances telles que le jeûne de Ramadan, et enfin il introduisait dans les exercices de méditation conseillés à ses disciples des éléments hétérogènes : le matin on méditait sur le Tao, le soir sur la Sainte Vierge, etc... on en arrivait à une sorte de syncrétisme baptisé universalisme, où se dissolvait peu à peu le caractère islamique du groupe.

Le groupe suisse marquait de plus en plus son dédain à l'égard de Guénon : les membres avaient cessé de s'abonner aux E.T.; on achetait, par contre, en grande quantité, les Nos qui contenaient des articles de Schuon.

Où l'on voit Vâlsan résister au schuonisme

Vâlsan, qui avait longtemps montré une parfaite soumission à l'égard de Schuon, avait fini par être effrayé des prétentions de celui-ci; il s'efforçait de maintenir le groupe français dans une attitude de stricte observance des obligations de l'exotérisme et se refusait à adopter les innovations préconisées par Lausanne. Il demandait à Guénon d'intervenir. Celui-ci le fit sur les principaux points prêtant à objection : prétention de diriger des non-musulmans, minimisation excessive des obligations de la Shariyah, mélange des formes traditionnelles. Il fut mal reçu. De Lausanne, où Schuon gardait le silence, tels ou tels disciples répondaient à Guénon de manière à lui faire comprendre qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas, que Schuon avait sa "mission" propre, d'importance universelle, et que c'était bien dommage que celui qui lui avait préparé les voies ne veuille pas se rendre compte qu'il devait maintenant s'effacer. Tout ce qu'on pouvait faire pour lui, était de le désigner comme moqaddem de Schuon pour l'Egypte !

C'est alors que Guénon décida de rompre toute relation avec Lausanne et conseilla à Vâlsan de se déclarer indépendant. Les membres du groupe français eurent alors à choisir entre l'obéissance de Schuon et celle de Vâlsan. A deux ou trois exceptions près, ils choisirent de rester avec Vâlsan. Cette double décision inquiéta Schuon qui se voyait interdire les E.T. et perdre presque tout le groupe français. Il tenta de faire machine arrière, essaya de se justifier sur certains points, d'en minimiser d'autres, enfin il rejeta sur le zèle intempestif de ses disciples certaines prises de position, protesta de son respect pour Guénon.

Il présenta les adoucissements apportés à la Shariya comme indispensables pour des musulmans vivant en Occident. A quoi on peut répondre que l'observance de la shariyah étant difficile mais non impossible en Occident, il ne fallait accepter que des postulants placés dans certaines conditions d'existence ou ayant le courage de surmonter les difficultés. Il nia, contre toute évidence, s'être institué directeur spirituel de chrétiens et affirma que tout s'était borné à des conversations, ce que nous savions être faux. Enfin, il se défendit de prétendre à une autre mission que de diriger sa tariqah; tout le reste était dû à des initiatives - qu'il n'avait ni suggérées ni approuvées - de certains foqara qui avaient mal interprété certains de ses propos. Il y avait trop de démarches, effectuées par des membres différents, pour que cela fût vraisemblable.

Finalement, il m'envoya J.A. Cuttat qui était celui des foqara suisses avec qui j'étais le plus lié d'amitié. Cuttat me supplia pendant deux heures d'intervenir auprès de Guénon pour que celui-ci consente à recevoir Schuon qui était disposé à partir pour Le Caire afin de s'expliquer face à face avec Guénon. On faisait retomber la responsabilité de la rupture sur Vâlsan qui avait gonflé et déformé certains propos et poussé Guénon à la rupture pour pouvoir lui même se rendre indépendant. Il est possible que Valsan n'ait rien fait pour arranger les choses, mais on oubliait l'affaire romaine et l'"ultimatum" qui m'avait été adressé, circonstances où Vâlsan n'avait rien à voir. On usa de tous les moyens pour que j'intervienne auprès de Guénon, y compris la flatterie : j'étais le seul qui eût une chance d'être écouté au Caire, etc.... Je refusai de m'engager à quoi que ce soit: je transmettrais à Guénon la demande d'audience, sans commentaire. La réponse de celui-ci fut, comme je m'y attendais, négative : "Si Schuon vient ici, écrivit-il, je ne le recevrai pas".

Des faits d'ordre individuel avaient contribué à ulcérer Guénon. Comme il ne sortait pas, il avait donné depuis longtemps une procuration à un membre de la tariqah vivant au Caire (un anglais, professeur à El-Azhar) pour que celui-ci retire son courrier à la poste restante. Or, une maladresse de ce personnage nous avait fourni la preuve que le courrier de Guénon était lu avant de lui parvenir. Sans doute, n'était-il pas lu uniquement au profit de Schuon. Comme parmi les quelques européens que recevait Guénon il y avait une femme qui appartenait aux services de renseignements français, il était vraiment bien entouré !

Où l'on voit Guénon se rabattre sur la "Grande Triade"

Les mécomptes éprouvés du côté tariqah ne pouvaient qu'inciter Guénon à s'attacher davantage à la tentative maçonnique et, pour cette raison, je n'aurais pas pu m'en dégager aisément, si Maugy ne m'en avait pas offert l'occasion, en partie involontairement.

Maugy était grand admirateur de la Maçonnerie anglaise, ce qui sur le plan rituelique, peut se justifier. Or, il y avait - et il y a - en France, une Obédience dont certains Ateliers travaillent au rite anglais, la G.L.N.F. (les autres loges de cette obédience travaillent au Rite Rectifié). Comme je l'ai laissé entendre précédemment, si Maugy était entré à la G.L., c'était parce que l'occasion s'était présentée. Il rêvait

maintenant de la G.L.N.F. et avait fini par faire partager ses vues à un jeune Maçon lyonnais de formation guénonienne qui venait de s'installer à Paris et d'entrer à la "Grande Triade", le F.uméro. Jean Granger (alias Jean Tourniac). L'un et l'autre, en correspondance avec Guénon, essayaient de convaincre celui-ci de faire émigrer notre groupe à la G.L.N.F. dont un des dignitaires d'alors, le F.uméro. Massiou, était lui-même en relations avec Guénon. Ce dernier apparaissait assez "flottant" il craignait l'atmosphère très anglaise de la G.L.N.F. avec son conformisme et son moralisme peu propice à des travaux intellectuels. Pourtant comme nous étions tous d'accord pour nous plaindre de la tournure qu'avaient prise les choses à la "Grande Triade", il me demanda de faire d'abord une tentative pour redresser la situation en profitant de ce que j'allais occuper le plateau d'Orateur à la rentrée d'Octobre 1950. Si on constatait qu'il n'y avait rien à faire, on envisagerait l'émigration à la G.L.N.F.

Pour ma part, je ne tenais nullement à rester à la G.L. où j'étais bien persuadé qu'on ne ferait jamais de travail sérieux, mais j'étais fort sceptique quand aux possibilités de faire davantage à la G.L.N.F. En tout cas, de même que je n'étais entré à la G.L. que parce qu'un dignitaire de l'Obédience était venu me chercher, j'étais bien décidé à n'entrer à la G.L.N.F. que dans les mêmes conditions... et encore. Si le petit groupe des "guénoniens" de la "Grande Triade" passait en corps à la G.L.N.F., je me proposais de dire à Guénon : puisqu'il va y avoir un noyau de guénoniens dans cette Obédience, que Maugy et Granger sont beaucoup plus "calés" que moi en matière maçonnique, je ne vois pas en quoi ma présence y est nécessaire. De celà, bien sûr, je n'avais rien dit à personne.

La crise de la "Grande Triade" qui provoqua la radiation de l'auteur

Une circonstance fit que les choses se précipitèrent et tournèrent autrement que prévu. J'avais préparé un laïus qui était un bilan des 3 ans et demi que j'avais passés à la "Grande Triade", un bilan de faillite, un réquisitoire aussi contre les fondateurs et le Vénérable qui avaient manqué à tous les engagements pris au départ. Je devais normalement exposer cela en 30 ou 40 minutes, bien tranquillement. Il n'y avait, généralement, à la "Grande Triade", aucun programme fixé d'avance. S'il n'y avait pas de postulants à présenter, d'interrogatoires sous le bandeau ou d'initiation, le Vénérable me demandait de faire un exposé. Je comptais donc là-dessus pour servir mon plat. Ce jour-là - je veux dire le jour que j'avais prévu - le Vénérable - qui avait des antennes et se doutait peut-être de quelque chose, se mit à nous lire lui-même un assez long travail personnel sur je ne sais plus quoi. L'heure passait et je commençais à bouillir. Son topo terminé, le Vénérable se tourne vers moi, qui occupais le plateau d'Orateur, et me dit : "Je pense que nous pouvons fermer les travaux". - Je répondis que j'avais une communication à faire. Il me répondit qu'il était tard, à quoi je répondis que ce ne serait pas long. Je commençai donc à dévider mon texte à toute allure devant une assistance - et un Vénérable - d'abord ahuris, puis furieux, sauf les quelques uns qui étaient dans le secret. C'était dur, très dur, et n'offrait guère de chances d'être accepté, mais si j'avais lu mon texte posément cela n'aurait sans doute pas produit la même

impression. Lu en vitesse, nerveusement (il était l'heure d'aller dîner !), d'une voix saccadée qui donnait l'impression de la colère, c'était une véritable agression. Le résultat fut celui qu'on sait : déchaînement de fureurs, commencement de bagarre dans les couloirs entre pro et anti-reyoriens, puis ma mise en accusation sous le prétexte que j'avais porté atteinte à la dignité - ou à l'honneur, je ne sais plus - du Vénérable, de la Loge et de l'Ordre. Ayant refusé de me rendre au jugement ou de m'y faire représenter, je fus radié.

Le scandale fut affreux, d'autant plus qu'un membre du Collège des Rites du G.O. assistait à la sérénade. Plus question qu'on me demande d'entrer à la G.L.N.F.

Finalement, des guénoniens de la "Grande Triade", la moitié seulement, émigra à la G.L.N.F., les autres restèrent à la G.L., du moins sur le moment. Presque tous ceux-là devaient par la suite abandonner complètement la Maçonnerie.

Je fus radié de la G.L. le 6 Janvier 1951. Le 7 Guénon mourait. L'aventure obédientielle était bien, pour moi terminée.

La situation des Maçons guénoniens après l'affaire de la "Grande Triade"

Entre son initiation maçonnique et la mort de Guénon, le situation traditionnelle de Maridort avait changé. Sur les indications d'un Européen musulman vivant au Maroc, et avec l'accord de Guénon, Maridort s'était rendu à Mazagan, auprès du Sheikh Mohammed-et-Tadili qui l'avait accueilli favorablement et lui avait donné la barakah. Puis, lors d'un second séjour, le Sheikh l'aurait fait moqaddem et autorisé à rattacher des Européens. Guénon, qui était très sensible au dévouement et à la vénération que lui témoignait Maridort, et qui avait appris qu'il ne faut pas mettre tous ses oeufs dans le même panier, avait adressé à Maridort plusieurs de ses correspondants du midi de la France qui désiraient entrer en Islam, ce qui tendait à favoriser la formation d'un 3ème groupe de guénoniens islamisés. Mais c'est surtout en Italie que ce groupe devait se développer : un jeune italien, Franco Musso (alias G. Ponte), étant venu me trouver et ayant reçu de moi les informations habituelles quand aux possibilités d'initiation, demanda à entrer en Islam. Je l'envoyai à Maridort et comme ce garçon était venu en émissaire d'un petit cercle de guénoniens de Turin et de Gênes, sa décision entraîna les autres et fut aussi le point de départ d'un groupe italien relativement important, ce qui a amené Maridort à s'installer en Italie.

Ces trois groupes, Schuon, Vâlsan et Maridort existent encore. Les deux premiers, sans se réunir, se sont rapprochés; la plupart des anomalies qui s'étaient produites dans le groupe Schuon ont été éliminées. Il n'y a pas de relations entre Vâlsan et Maridort.

Au point de vue maçonnique, les guénoniens de la G.L.N.F. sont restés, sauf un, dans la branche "orthodoxe" au moment du schisme, c'est-à-dire à Neuilly. La "Grande Triade" a perdu petit à petit ses membres et est réduite à l'état squelettique à la suite de démissions, décès et schismes.

Pour tenter un travail plus sérieux que celui des Obédiences, avec l'autorisation de Guénon, avait été formée en 1949, une Loge extra-obédientielle qui, après la mort de Guénon, continua à réunir pendant quelques temps des Maçons de la G.L. et de la G.L.N.F. On y avait même admis un Frère de la Grande Loge Unie d'Angleterre. Mais une fois Guénon disparu, il n'y avait plus d'autorité capable de maintenir ensemble des Frères d'Obédiences et, qui plus est, de traditions et d'Eglises différentes. Et la Loge fut dissoute.

Tels sont les aboutissements apparents de l'oeuvre de Guénon, ceux auxquels il avait prodigué ses encouragements.

Il est certain que l'oeuvre de Guénon a eu des échos dans des milieux auxquels il ne songeait guère. Au lendemain de sa mort, nous avons pensé tout de suite à un Numéro spécial des E.T. qui lui serait consacré. La chose était assez généralement connue. Je reçus un jour une proposition bien inattendue : on me demanda si nous accepterions de publier dans ce Numéro spécial un "hommage" d'un membre du Sacré-Collège qui pourrait nous être accordé sous deux conditions. La première était que cet hommage serait publié en tête du Numéro, la seconde était que nous prenions l'engagement que ledit Numéro ne renfermerait aucun article marquant de l'hostilité à l'égard du Christianisme en général et de l'Eglise Romaine en particulier. Je donnai naturellement mon acceptation personnelle et obtint l'accord de Chacornac.

Cependant, dans l'intervalle, certains conseillers du prélat - il s'agissait du Cardinal-Archevêque de Naples, décédé quelques années plus tard - attirèrent son attention sur les inconvénients possibles d'une telle prise de position publique. L'intéressé résolut de s'en ouvrir à la plus haute instance. Pie XII déclara ne voir, pour sa part, aucun inconvénient à l'initiative du Cardinal, mais il fit observer que, d'autre part, il ne pourrait alors s'opposer à ce que d'autres prélats de même rang, notamment en France, prennent publiquement une position opposée; qu'une telle opposition, entre membres du Sacré-Collège, dans une telle circonstance, ne pourrait être que fâcheuse, et qu'il lui paraissait inévitable que cette opposition se manifeste. C'est ainsi que nous n'eûmes pas un hommage cardinalice.

Les changements au sein des "Etudes Traditionnelles" suite à la mort de Guénon

La mort de Guénon, précédée de la rupture avec le groupe suisse, plaçait les E.T. dans une position difficile par manque de collaborateurs. C'est alors que j'obtins, à partir de 1953, la participation d'un groupe catholique. J'eus, entre autres, la collaboration d'un religieux pour la traduction d'un commentaire d'Eckhart sur l'Evangile de Saint-Jean. Ce religieux était, à l'époque, un des secrétaires d'un autre membre du Sacré-Collège, toujours vivant celui-là, cardinal de Curie, qui fut mis au courant de ce travail et de la revue où il devait être publié et qui n'y fit aucune objection. Si cette traduction ne fut pas continuée, la cause n'en fut pas une interdiction quelconque, mais le départ en mission aux Indes du religieux en question, chargé notamment de recherches sur la liturgie et spécialement la musique de l'Eglise malabare.

Les travaux sur le Christianisme et la Kabbale publiés depuis lors dans les E.T. sont le fruit de la collaboration de catholiques laïques, prêtres séculiers ou religieux, les uns et les autres très attachés à l'oeuvre doctrinale de Guénon.

Dans les feuillets qui précèdent, j'ai pu donner l'impression d'une attitude surtout critique à l'égard de Guénon. Je ne voudrais pas qu'il y eût l'ombre d'un malentendu à ce sujet. Après tantôt 40 ans de familiarité avec son oeuvre, je la considère toujours comme unique, irremplaçable et, en fait, indispensable pour un homme d'aujourd'hui soucieux de connaissance. Mon accord est total avec l'oeuvre doctrinale non seulement dans l'ordre métaphysique, mais dans l'ordre cosmologique, dans celui des techniques initiatiques. Les seuls points de désaccord - et graves assurément - portent sur ce qui, dans son oeuvre, touchent à l'état actuel du Christianisme. Je me suis suffisamment expliqué là-dessus publiquement pour me dispenser d'y insister à nouveau ici.

Par contre, il me paraît certain que l'homme, lorsqu'il a cherché des aboutissements pratiques pour son oeuvre, s'est lourdement trompé sur les moyens et sur les hommes.

Sur les moyens, je n'en donnerai qu'un exemple : comment pouvait-on restaurer une Maçonnerie traditionnelle en dehors du support exotérique normal de cette forme d'initiation ? Comment pouvait-on espérer mener à un travail sérieux, soit une Loge obédientielle dont la plupart des membres étaient en dehors de tout exotérisme, soit une "Loge sauvage" dont certains membres étaient musulmans, d'autres catholiques incomplets ou frauduleux (j'entends par là ceux qui recevaient les sacrements sans avoir confessé leur qualité de Maçon) et dont un était calviniste ?

Il me paraît inutile d'insister sur ses erreurs concernant les hommes dont il a encouragé et "couvert" les activités. J'estime donc que personne n'a à se prévaloir d'une autorité quelconque du seul fait d'avoir joui, fût-ce jusqu'à la mort de Guénon, de la confiance de celui-ci, d'avoir été choisi, approuvé et reconnu par lui pour l'exercice de telle ou telle fonction.

Un travers assez commun aux "guénoniens" et contre lequel je voudrais mettre en garde, c'est la tendance à se croire les "derniers des Mohicans", à considérer qu'il n'y a plus rien de traditionnel dans le monde où, en tout cas, dans le monde occidental que tel ou tel groupe ou du moins que les groupes formés directement ou indirectement sous l'inspiration de Guénon. C'est un ridicule qui n'a pas peu contribué à amoindrir l'influence de son oeuvre. On peut tenir pour assuré qu'en dépit du désordre généralisé et de la dégénérescence des religions et des initiations, il demeure aussi bien des Taoïstes que des Hindous, que des Musulmans, que des Kabbalistes, que des Esotéristes chrétiens religieux ou laïques et même des Maçons "authentiques" qui n'ont eu aucun rapport direct avec Guénon.

Fin du document

Notes:

(X) Car il y avait des zawiah et des moqaddem dans diverses villes d'Europe pour les musulmans d'origine, dont une à Paris au 37 de la rue Nationale. Il y en avait une très importante à Cardiff... qui avait parmi ses membres un lord dont le nom m'échappe. La tariqah Alioua, de formation pourtant récente (1918), est l'une des plus "répandues" à l'intérieur et à l'extérieur du monde musulman. On estimait son effectif, avant la guerre de 1939 à environ 200.000 foqaras.